

Rabelais et son oeuvre

Eugène Noël

A. Gilbert sc.


STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
1969



RABELAIS

ET

SON ŒUVRE

RABELAIS

ET

SON ŒUVRE

Il a été tiré quinze exemplaires sur papier de Chine

et quinze sur papier Whatman.



A. Gilbert sc.

D. Jouaust Ed.

Imp A. Salmon

SON ŒUVRE





EUGÈNE NOEL

RABELAIS

ET

SON ŒUVRE

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

ORNÉE D'UN

Portrait gravé à l'eau-forte par Gilbert



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

M D CCC LXX





AU LECTEUR

De tous les écrivains contemporains dont la plume s'est laissé tenter par le génie de Rabelais, M. Eugène Noel nous paraît être celui qui l'a le mieux étudié et compris. Faisant bonne justice du ridicule préjugé qui dénonce l'auteur de PANTAGRUEL comme un rieur grossier et un écrivain licencieux, il a voulu rendre à cette grande figure sa véritable physionomie; il nous a montré dans Maître François Rabelais le philosophe inspiré du plus tendre et du plus profond amour de l'humanité, médecin de l'âme aussi bien que du corps, ennemi irréconciliable de l'ignorance et des abus, ardent champion de la justice et

de la vérité, qu'il ne cessa de proclamer en tous lieux, s'avançant, le sourire sur les lèvres, au milieu des bûchers, auxquels semblait le destiner sa franchise audacieuse, et dont sa bonne humeur et son esprit finirent par le préserver.

Tel fut, en effet, cet homme extraordinaire, dans qui l'on ne sait lequel on doit admirer le plus, ou du profond penseur ou du merveilleux écrivain.

Aujourd'hui que, grâce aux travaux persévérants des chercheurs et des philologues, la lumière se fait enfin sur le passé intellectuel de la France, et que l'on reconnaît que les titres de notre gloire littéraire ne datent pas seulement du siècle de Louis XIV, on arrive peu à peu à remettre en sa véritable place celui qui fut en même temps le plus grand écrivain et le plus grand bienfaiteur de son temps.

Si pourtant le doute subsiste encore chez quelques-uns, si des esprits timorés et scrupuleux, victimes de préjugés indignes d'une époque éclairée comme la nôtre, persistent à voir dans Rabelais un auteur dangereux dont le nom doit être rayé de nos annales litté-

raires, l'étude qu'on va lire, écrite avec autant de vérité que de conviction, est bien faite pour dissiper leur erreur. En nous faisant entrer dans le cœur comme dans l'esprit de Rabelais, en nous indiquant, par d'ingénieux rapprochements, le côté pratique et humain de son œuvre, en nous faisant entendre, dans ce roman aussi plein de compassion que de folle gaieté, l'écho des souffrances et des aspirations de l'époque, M. Eugène Noel a rendu un juste et utile hommage à l'homme qui devrait être, et qui sera peut-être un jour, le plus populaire des écrivains français.

D. JOUAUST.



AVIS AUX BIBLIOPHILES

En offrant au public cette étude historique et littéraire, nous avons voulu qu'elle pût servir de préface aux *Œuvres de Maître François Rabelais*, publiées en 3 volumes par MM. L. Lacour et A. de Montaiglon.

L'identité du format, du papier et de l'impression, permettra aux amateurs de placer cet ouvrage dans leurs bibliothèques à côté de la nouvelle édition de Rabelais.



RABELAIS

ET

SON ŒUVRE

I

Rabelais depuis trois siècles n'a pas cessé d'être un de nos écrivains les plus admirés; mais on a cru longtemps ne le pouvoir lire qu'en cachette. Racine s'en délectait, le savait par cœur, mais n'en parlait jamais. Voltaire luimême n'avoua son admiration que très-tard; il écrivait à soixante-six ans à Mme du Deffant :

« J'ai relu quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeures et la tenue

du conseil de Picrochole (je les sais pourtant presque par cœur); mais je les ai relus avec un très-grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vraie... Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui. »

Le simple des simples, La Fontaine, avait seul, par distraction, laissé entrevoir son admiration pour *maître François*. Se trouvant un jour avec des théologiens qui faisaient un grand éloge de saint Augustin, il leur demanda naïvement s'il avait plus d'esprit que Rabelais. Un éclat de rire fut la seule réponse. Le bonhomme baissa la tête, se tut et retourna à ses bêtes.

Un autre personnage du même temps semble avoir pressenti la puissance de Rabelais : c'est le pape Urbain VIII. Un évêque français qui se préparait à réfuter l'hérésie, ayant demandé et obtenu l'autorisation de lire tous les livres condamnés en cour de Rome, le pape n'excepta de cette dispense que deux auteurs : Charles Dumoulin et Rabelais; je ne sache pas qu'il ait jamais été fait de plus grand éloge de ces deux hommes, le pape les ayant ainsi déclarés au-dessus de toute polémique.

Rabelais ne fut pas seulement le défenseur invincible de la raison; sa vraie gloire est d'avoir le

premier, en face de nos religions tristes, posé, dans son *Pantagruel, l'idée et exemple de toute joyeuse perfection.*

Il arracha les hommes de son temps aux ténèbres, aux jeûnes formidables du vieux monde; d'une voix humaine, charitable, il reprit, en l'agrandissant, l'humble cri des paysans chantant *à la fête de l'âne*, qui était la leur même :

> Assez mangé d'herbe et de foin,
> Quitte les vieilles choses et va.

Au milieu des tristes réalités où languissent les peuples, Rabelais pose hardiment l'idéal des rois : c'est le puissant, le sage et bon Pantagruel.

Nourrir, consoler, guérir, voilà sa devise.

Dans ses voyages, Pantagruel, qui est roi d'Utopie, vient à Paris : il y trouve le peuple, en la personne de Panurge (*Panourgos*, celui qui fait tout) ; mais il l'y trouve dans un tel état de misère, qu'on le croirait, dit-il, échappé aux chiens. Rien qu'en l'apercevant le bon Pantagruel s'intéresse à lui; il le prie de lui raconter son histoire.

Tous les rois de l'Europe purent entendre le cri du peuple, par la bouche de Panurge; il répond à Pantagruel en quatorze langues :

« Maître, l'histoire que vous me demandez est une



chose triste et digne de compassion. Il faudrait remonter haut, vous dire trop de choses, qui, peut-être, seraient pour vous blessantes à entendre, et pour moi pénibles à rappeler. Je ne sais, d'ailleurs, si vous n'êtes pas de ceux qui trop facilement s'irritent; et, si je parlais, j'aurais à vous faire des propositions dangereuses, des propositions sans nom.

« Sans m'interroger, il ne faut que me secourir, il ne faut qu'apporter du remède à mes maux. Si vous aviez au dedans les sentiments aussi élevés que votre extérieur l'annonce, aurais-je besoin de vous rien dire? Mon dénûment, mes vêtements en lambeaux, la maigreur de mon corps, les troubles de mon âme, ne vous montrent-ils pas ce dont j'ai besoin? C'est de boire et de manger et d'être consolé, ô maître! Ayez pitié de moi! Celui-là prête au Seigneur qui a pitié du pauvre. Il ne me reste pas même assez de force pour raconter mes maux, et déjà je suis fatigué de ces quelques paroles. A défaut de ma voix, qu'au moins les préceptes de l'Évangile, la foi, la pitié naturelle, vous émeuvent en votre conscience! La nature nous a faits égaux; mais une destinée fortuite et passagère a élevé quelques-uns, rabaissé quelques autres.

« Pourquoi ne me donnez-vous pas de pain? Vous me voyez misérablement mourir de faim, et

vous m'accablez de questions indiscretes et cruelles.

« Je vous ai déjà bien des fois conjuré, par ce qu'il y a de plus sacré, de me soulager dans mon indigence ; mais ni mes cris, ni mes lamentations ne servent à rien.

« Laissez-moi donc, hommes impitoyables, laissez-moi suivre mes destinées. »

On pourrait ajouter beaucoup aux détails recueillis ici ; d'autres le feront sans doute, mais on n'aura jamais tout dit sur ce vaste génie, qui inspira Molière, Racine, La Fontaine, Voltaire...

Son livre, tout paternel, répond à ce cri de soif universelle du XVIe siècle : *A boire au peuple !* Pour apaiser cette soif, il verse son âme et sa science, comme ferait un père parmi ses enfants.

— BEUVEZ, dit-il, BEUVEZ ! C'est la parole de Dieu : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat !* Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive !

II

JAMAIS, depuis leur apparition, il n'y eut un moment plus propice que le moment actuel pour lire avec fruit, pour comprendre et goûter les Œuvres de François Rabelais.

Je l'écrivais il y a vingt ans déjà : « Rabelais entre de nos jours dans sa vraie gloire. Trois siècles de transformations sociales ont servi de commentaire à son livre. » Mais il y a vingt ans, peu de gens encore comprenaient cela ; tandis qu'à cette heure, tous les libres esprits sont disposés à donner leur vrai sens aux joyeusetés pantagruéliques. Les yeux se sont ouverts : le majestueux et cordial éclat de rire de Pantagruel nous apparaît comme l'expression même de notre génie national.

Le livre de Rabelais à nos yeux, aujourd'hui, n'est pas seulement une épopée inouïe, une encyclopédie sans exemple ; c'est encore le plus humain, le plus complet, le plus sage de tous les Traités d'éducation. Montaigne après lui ne réussit à faire ni mieux ni aussi bien dans le plan d'études que lui avait demandé pour son fils la comtesse de Gurzon (Diane

de Foix). Rousseau, dans l'*Émile,* deux siècles plus tard ne fit qu'affaiblir les idées de Rabelais. Rousseau d'ailleurs ne songeait qu'à l'éducation d'un jeune seigneur, et Rabelais avait eu en vue, ce semble, l'éducation d'un peuple dans ce vaste plan d'éducation royale poursuivie du père au fils en ses deux personnages de Gargantua et de Pantagruel.

Rabelais ne fut pas seulement un génie éducateur, il voulut être dans son livre ce qu'il avait eté dans sa vie, un des grands guérisseurs de son temps.

« Rabelais, dit Alfred Dumesnil, ne semble avoir eu d'autre inspiration que de guérir, de soulager. Il prend son temps dans ses horreurs, dans ses douleurs, dans ses laideurs. Son livre est mieux qu'une satire; c'est l'épanchement d'un homme dans une ampleur que personne n'a eue ni avant ni après.

« Nous sommes si habitués à nous diminuer, à nous asservir aux règles de l'école, nous avons si rarement l'occasion de connaître ce qu'il y a d'exubérant, de luxuriant dans la nature humaine, que le livre de Rabelais déconcerte par ses dimensions. Là, il n'y a plus à appliquer les préceptes de la critique ordinaire; point de composition, point de système qui enferme des idées dans des limites : c'est une chronique invraisemblable où le génie de Rabelais

déborde à l'aise et met à la voile pour les plus grands voyages qu'un homme ait jamais faits.

« On en déchiffre péniblement quelques pages, les mots vieillis rebutent, des obscénités qui n'ont plus de sens aujourd'hui répugnent, et l'on déclare que ce livre est un tissu d'énigmes écrites sans doute pendant l'ivresse.

« Rien de plus superficiel qu'un tel jugement. Oui, il y a des obscurités, il y a des allusions perdues ou difficiles à comprendre : mais tout est relevé par une raison si haute, par un si ferme bon sens, par une âme si ample et si magnanime, que je ne sache point de lecture plus saine.

. . . .

« Rabelais n'était point ivre, mais il s'adresse à des gens ivres, ivres de fureurs, de haines, de vertiges; il se servait de leur langue pour les rappeler à la raison.....

« La grandeur, l'originalité de Rabelais, c'est que son inspiration est toute secourable. Sa grossièreté, ses obscénités, ne guérissent point certes, mais le font lire, dévorer; et les plus malades qui se reconnaissent dans cette fange, qui s'y plongent à plaisir, en sortent, sinon guéris, du moins consolés : car, sous des paroles grossières, ils ont trouvé un cœur d'homme qui les a soulevés au-dessus d'eux-mêmes.

« Ample manière de guérir, que personne après lui n'a pu reprendre ni si grossièrement, ni si humainement ! Mais elle n'a point été perdue pour le monde. »

Aujourd'hui encore nul livre sous tous les formats ne se réimprime davantage, et Rabelais, en effet, est si puissamment Français, si chaud de langage, si brillant, si joyeux, si sage et si sain, que rien dans notre littérature ne lui saurait être comparé.

Il faut cependant le savoir lire, ne pas s'arrêter à ce qu'on pourrait prendre à première vue pour des grossièretés. Rabelais ne recule devant aucun mot, il n'évite que les mauvaises pensées ; son œuvre est une comédie immense où sont reproduites avec une verve sans exemple toutes les folies de ce monde, mais on sent que dans sa pensée un ordre immuable et mystérieux préside à ces apparentes folies, et cet ordre, cette sagesse suprême, ce bon esprit ordonnateur et directeur de toutes choses est représenté par le divin Pantagruel. Gardons-nous donc de nous arrêter aux détails de cette grandiose épopée ; prenons dans son ensemble la merveilleuse chronique où du père au fils et au petit-fils nous voyons se développer et toujours s'améliorer cette lignée de géants : Grandgousier, Gargantua, Pantagruel.

Nous sommes ici du reste en pleine nature, en pleine humanité : chaque personnage y parle sa langue sans convention, sans rhétorique, sans préciosité. Mais ne l'oubliez pas, la sagesse, la bonté, la *Paternité*, toujours y président avec Grandgousier et Gargantua.

III

L'INFLUENCE qu'eut en tout temps ce livre se peut aisément suivre de Montaigne à Molière, à La Fontaine, à Voltaire, etc.

Notons aussi que la *Satyre Ménippée*, le plus célèbre pamphlet politique qu'ait eu la France avant Voltaire, avant Beaumarchais et Camille Desmoulins, prit très-ouvertement pour point d'appui le *Pantagruel.*

Or, tout le monde sait que la *Satyre Ménippée* servit en quelque sorte de programme à la politique du Béarnais, et qu'il s'en inspira certainement lors de la publication de l'édit de Nantes. Cet édit de tolérance résume, en effet, la pensée du grand et bon Pantagruel, dont Henri IV, pour son honneur, se fit un instant le royal disciple.

Les auteurs de la *Ménippée* sont, du reste, les premiers de nos publicistes qui aient eu la franchise de se déclarer pantagruélistes. Ils avaient compris parfaitement ce qu'il y a de sérieux dans l'encyclopédie rabelaisienne. Mais cette franchise, depuis eux, ne s'est aussi complètement renouvelée que de nos jours.

La sottise et la calomnie se sont plu pendant trois siècles à confondre l'auteur du *Pantagruel* avec les héros de son livre.

Des admirateurs même de Rabelais ont commis cette erreur; et parmi eux, quelques-uns affirment qu'il s'est peint lui-même dans le personnage de Panurge. Quoi! ce vaurien vicieux, ce goinfre, pleurard et couard, serait le propre portrait de celui qui poussa l'intrépidité jusqu'à oser écrire le chapitre des Chats-Fourrés au moment même où ses deux amis, ses deux compagnons d'étude, Berquin et Dolet, venaient de mourir sur le bûcher! Mais Panurge, en cas pareil, se fût caché à deux cents pieds sous terre, et pour toute éloquence eût poussé les mêmes hurlements qu'au quatrième livre du *Pantagruel* : « *Ha! Bous, bous, bous; paisch; hu, hu, hu, ha, ha, ha, ha, ha, zalas, zalas, otto, to, ta, to, to.....* »

Si Rabelais s'est peint dans quelqu'un des personnages de son livre, c'est bien plutôt (en s'idéalisant),

dans celui du bon, du sage et vaillant Pantagruel. Celui-là, toujours calme, toujours serein, confiant et souriant, n'a d'autre souci qu'instruire, soulager et consoler son peuple.

IV

J'AI dit tout à l'heure que Rabelais représenta le peuple en la personne de Panurge; et maintenant je ne vois plus en ce personnage que couardises et polissonneries; mais Rabelais, nous l'avons vu déjà, explique avec grand soin d'où lui sont venues ces misères: il n'eut toute sa vie que mauvais traitements : jamais un bon maître, jamais un bon guide, jamais un ami. Si le peuple par ce personnage ne nous est montré qu'en ses terreurs, qu'en ses gamineries gigantesques, il est évident qu'avec les autres personnages au milieu desquels préside si divinement le sage et bon Pantagruel nous avons un tableau complet de l'humanité en toutes ses folies, en toutes ses grandeurs. Peut-être même y a-t-il plus qu'un homme en Pantagruel?... Vous ne trouverez en effet qu'aux plus sacrées et plus pures légendes des types qui lui soient comparables.

V

Rabelais, en face de la Réforme, fut chez nous, comme l'a dit Michelet, le représentant de la Renaissance ; l'humanité étouffée durant près de vingt siècles reparaissait en lui radieuse. Subitement se réveillaient à sa voix tous les échos du monde antique ; la Grèce et Rome (mais la Grèce surtout) y renaissaient avec leurs héros et leurs sages ; il n'en est pas un qui n'ait sa place ou sa trace dans son livre, mais nul d'entre eux peut-être n'eut sur le génie de Rabelais plus d'influence que n'en eurent Platon et Aristophane.

Les deux héros de son épopée, ses deux sages, Gargantua et Pantagruel, en toute grande circonstance, parlent précisément comme l'eussent fait Platon ou Socrate ; peut-être en Gargantua pourrait-on signaler l'influence de saint Paul et de Luther, par exemple lorsqu'il écrit à son fils que Picrochole est mis hors de la Grâce ; mais chez Pantagruel, bien supérieur à Gargantua, c'est la philosophie qui l'emporte.

J'ai parlé de l'influence d'Aristophane ; il est de toute évidence, en effet, que la comédie grecque ser-

vit à Rabelais de point de départ et de modèle quant à la libre fantaisie, quant à la forme, pour l'immense comédie qu'il nous a laissée. La plus grande verve de langage qu'il y ait jamais eue, ne la cherchez pas ailleurs qu'en ces deux hommes : les *Nuées,* les *Grenouilles*, les *Oiseaux* d'Aristophane et le *Pantagruel*, sont de la même famille. Dans l'un et dans l'autre, ce n'est pas la langue seulement, c'est le rhythme qui fait l'originalité, le charme, la grandeur des scènes qui nous sont présentées. La science infinie que met la nature dans les moindres choses, Aristophane la met à les exprimer, et pourtant tout son savoir n'est que simplicité et instinct. Mais un sentiment y domine et emporte tout, c'est la gaieté.

Eh bien ! de tous les écrivains de l'antiquité, Aristophane est peut-être le seul qui ait eu son *pair* dans les littératures modernes. Mais l'Aristophane moderne fut trop égal et même trop supérieur au premier pour ne songer qu'à le traduire : il le fit revivre dans une autre langue, dans une autre forme ; il se contenta d'être soi dans toute sa plénitude et dans toute sa force ; l'immense comédie humaine qu'avait exposée le comique grec fut reprise par lui dans sa grotesque et sublime épopée. La même ampleur de langage, la même richesse, la même puissance d'invention, se retrouvent dans l'un et dans l'autre.

Aristophane a écrit en vers et Rabelais a choisi la prose, mais prose rhythmique dont les effets dépassent très-souvent ceux de la comédie grecque. « Jamais, dit avec raison Sainte-Beuve, la langue française ne s'était trouvée à pareille fête. » Que d'exemples on en pourrait citer! Prenons au hasard le combat de frère Jean, défendant le clos de l'abbaye de Sévillé, envahi par les soldats de Picrochole, nous serons là en plein Aristophane :

Frère Jean mist bas son grand habit et se saisit du baston de la croix, qui estoyt de cueur de cormier, long comme une lance, rond à plain poing et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées.

Ainsi sortit en beau sayon, mist son froc en escharpe et de son baston de la croix donna sy brusquement sus les Ennemys, — qui, sans ordre ne enseigne, ne trompette ne tabourin, parmy le Cloz vendangeoient, car les Porte-guydons et Port'-enseignes avoient mys leurs guidons et enseignes l'orée des murs, les Tabourineurs avoient défoncé leurs tabourins d'un cousté pour les emplir de raisins, les Trompettes estoient chargez de moussines, chascun estoyt desrayé, — il chocqua doncques si roydement sus eulx, sans dyre guare, qu'il les renversoyt comme porcs, frapant à tors et à travers à la vieille escrime.

Es uns escarbouilloyt la cervelle, es aultres rompoyt bras et jambes, ès aultres deslochoyt les spondyles du coul, ès aultres demoulloyt les reins, avalloyt le nez, poschoyt les yeulx, fendoyt les mandibules, enfoncoyt les dents en la gueule, descroulloyt les omoplates, sphaceloyt les greves, desgondoyt les ischies, debezilloit les fauciles.

Si quelqu'un se vouloyt products cascher entre les sepes plus espès, à icelluy freussait toute l'areste du douz et l'esrenoit comme un chien.

Si aulcun saulver se vouloyt en fuyant, à icelluy faisoyt voler la teste en pieces par la commissure lambdoïde, — sy quelqu'un gravoyt en un arbre, pensant y estre en seureté, icelluy de son baston empaloyt par le fondement.

Si quelqu'un de sa vieille congnoissance luy crioyt : Ha, Frère jean, mon amy, Frère Jean, je me rend.

— Il t'est, disoyt-il, bien force ; mais ensemble tu rendras l'âme à tous les Diables. Et soubdain luy donnoit dronos.

Et, si personne tant feust esprins de témérité qu'il luy voulust résister en face, là monstroyt-il la force de ses muscles, car il leur transperçoyt la poitrine par le mediastine et par le cueur.

A d'aultres, donnant suz la faulte des coustes, les subvertissoyt l'estomach, et mouroient soubdainement ; ès aultres tant fièrement frappoyt par le nombril qu'il leur faisoyt sortir les tripes ; ès aultres parmy les couillons persoyt le boyau cullier.

Croyez que c'estoyt le plus horrible spectacle qu'on veit oncques.

Les uns cryoient saincte Barbe ;

Les aultres sainct George ;

Les aultres saincte Nytouche ;

Les aultres Nostre-Dame de Cunault, de Laurette, de Bonnes-Nouvelles, de la Lenou, de Rivière ;

Les ungs se vouyent à sainct Jacques ;

Les aultres au sainct Suaire de Chambery, mais il brusla troys moys après si bien qu'on n'en peut saulver un seul brin ;

Les aultres à Cadouyn ;

Les aultres à sainct Jean d'Angely ;

Les aultres à sainct Eutrope de Xaintes, à sainct Mesme de Chinon, à sainct Martin de Candes, a sainct Clouaud de Sinays, ès reliques de Laurezay, et mille aultres bons petits saincts.

Les ungs mouroient sans parler, les aultres parloient sans mourir. Les ungs mouroient en parlant, les aultres parloient en mourant.

Les aultres crioient à haulte voix : *Confession! Confession! Confiteor! Miserere! In manus!*

. . . .

Ainsi, par sa prouesse, furent desconfiz tous ceulx de l'armée qui estoient entrez dedans le clous, jusques au nombre de treze mille six cens vingt et deux, sans les femmes et petitz enfans, cela s'entend tousjours.

Jamais Maugis, hermite, ne se porta si vaillamment à tout son bourdon contre les Sarrazins, desquelz est escript ès gestes des quatre fils Haymon, comme feist le Moine à l'encontre des Ennemys avec le baston de la croix.

Voilà Aristophane dans le récit ; voulez-vous l'avoir dans le dialogue, ouvrez Rabelais aux débats de Panurge et du marchand de moutons, à la délibération sur le mariage de M. le châtelain de Salmigondin (si heureusement reprise par Molière), à l'interrogatoire chez les frères Fredon, qui ne parlent que par monosyllabes, etc., etc.

Voulez-vous des vers à la façon d'Aristophane? en voici :

O bouteille !
Pleine toute

De mystères,
D'une oreille
Je t'écoute.
Etc.

Voulez-vous des pages tout en assonances et en litanies, vous en trouverez d'incroyablement réussies dans le Pantagruel :

De ceulx-là sont venuz les Géans.
Et le premier fut Chalbroth,
qui engendra Sarabroth,
qui engendra Faribroth,
etc....

Voulez-vous les longs dénombrements à la façon grecque, vous les y trouverez, accompagnés d'un irrésistible éclat de rire.

On connaît les cris d'animaux, les bruits de toutes sortes empruntés à la nature, les onomatopées étranges auxquelles sait si bien recourir Aristophane ; on sait comment il fait chanter les oiseaux : Epopopoye, popopoye, popi, io, io, tio, tio, tio, tio, tio, toro, toro, torototix, kikkabau, kikkabau, toro, toro, toro, torolililix.

Et comment il fait coasser les grenouilles : Brékékoax, koax, koax, koax, brékékoax.

Dans Rabelais, ce sont mêmes effets ; écoutez ceci, il s'agit d'une épouvantable mascarade avec feux d'artifice :

..... tous sortirent on chemin au davant de luy en grand effroy, jectant feu de tous coustez sus luy et sa poultre (jument), et sonnans de leurs cymbales, et hurlans en Diables : *Hho, hho, hho, hho, Brrrou, rrrourrrs, rrrourrrs, Hou, hou, hou, rrrourrrs. Hho, hho, hho!* Frère Estienne, faisons nous pas bien les Diables?

La poultre toute effrayée se mit au trot, à petz, à bonds et au gualot, à ruades, fressurades, doubles pedales et petarrades, tant qu'elle rua bas Tappe-coue....

Aristophane composait parfois des mots longs de plusieurs vers; Rabelais, lui aussi, forge de ces mots-là. Qui n'a admiré le récit des noces de Basché, au quatrième livre de *Pantagruel,* noces où coups de poing font si bien leur office :

Oudart renioit et despitoit les nopces, alleguant qu'un des Records luy avoit desincornifistibulé toute l'aultre espaule; ce, nonobstant, beuvoit à luy joyeusement. Le Records démantibulé joignoit les mains et tacitement luy demandoit pardon, car parler ne povoit il.

Loiré se plaignoit de ce que le Records débradé lui avoit donné si grand coup de poing sus l'aultre coubte qu'il en estoit devenu tout esperruquancluzelu-belouzerirelu du talon.

Mais, disoit Trudon, cachant l'œil gauche avec son mouschouoire et montrant son tabourin défoncé d'un cousté, quel mal leur avoys je foit? il ne leurs a suffi m'avoir ainsi lourdement morrambouzé-vezengouzéquoqué-morgatasabacgu-veziné-maffressé mon pauvre œil; d'abondant ilz m'ont défoncé mon Tabourin...

Un des Escuyers, chopant et boytant, s'adressa au Re-

cords, embavieré de machoueres, et luy dist : Estez vous des Frappins, des Frappeurs ou des Frapparts ? Ne vous suffisoit nous avoir ainsi morcrocassé-bezassé-vezassé-grigueliguoscopapopondrillé tous les membres supérieurs à grands coups de bobelin, sans nous donner telz mordere-grippipiotabiro-frelucham-burelure-coquelur' intimpanements sur les grefves à belles poinctes de houzeaulx ? Appelez-vous cela jeu de jeunesse ? Par Dieu jeu n'est ce.

Le Records, joignant les mains, sembloit luy en requerir pardon, marmonnant de la langue : Mon, mon, mon, vrelon, vrelon, von, von, comme un marmot.

Voilà Aristophane et voilà Rabelais. Si l'on avait à prouver combien la Grèce et la France sont sœurs, il n'y aurait qu'à montrer combien ces deux hommes sont frères. Camille Desmoulins, recueillant, dans *le Vieux Cordelier*, les conversations des ouvriers de Paris, s'écrie : *Ce sont des Athéniens !* Nulle parole plus vraie.

Un des caractères distinctifs d'Aristophane, c'est que subitement, mais de façon pourtant toute naturelle, il passe des bouffonneries les plus énormes aux sentiments les plus élevés et les plus purs. Chez Rabelais, même caractère. Nul autre écrivain en aucun temps, chez aucun peuple, n'a eu dans l'art bouffon une telle puissance, une telle richesse ; pensée, style, science, tout y étonne à force de grandeur. Les inventions fantasques s'y mêlent au sublime. Le lyrisme et l'enthou-

siasme atteignent ici leurs dernières limites. Voyez par exemple, à la fin du Gargantua, la description de l'abbaye de Thelème; il faudrait citer tout entier ce passage, relisez-le donc dans le texte même de Rabelais. J'ai dit autrefois, et cela est vrai, que la femme n'apparaît que très peu dans l'épopée rabelaisienne; mais en quels admirables termes, avec quelle discrétion avec quel respect il appelle vers le séjour enchanté de Thelème les dames de « franc couraige ».

Fleurs de beaulté à céleste visaige,
A droit corsaige, à maintien prude et saige,
En ce passaige est le séjour d'Honneur,
Çy entrez...

Tant noblement estoient apprins qu'il n'estoit entre eux celluy ne celle qui ne sceut lire, escripre, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq à six languaiges.....

Jamais ne feurent veuz chevaliers tant preux, tant gualans, tant dextres à pied et à cheval, plus vers, mieulx remuans, mieulx manians tous bastons, que là estoient.

Jamais ne feurent veues Dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes à la main, à l'aiguille, à tout acte muliebre, honneste et libere, que là estoient.

Par ceste raison, quand le temps venu estoit que aulcun d'icelle Abbaye, ou à la requeste de ses Parens, ou pour aultres causes, voulust issir hors, avecques soy il emmenoit une des Dames, celle laquelle l'auroit prins pour son Devot, et estoient ensemble mariez, et, si bien avoient vescu à

Theleme en dévotion et amytié, encore mieulx la continuoient ilz en mariaige; d'autant se entreaymoient ilz à la fin de leurs jours comme le premier de leurs nopces.

VI

De toutes parts aujourd'hui l'on rend pleine justice au puissant écrivain; mais lorsqu'en 1850 je publiai mes premières études sur l'auteur du *Pantagruel*, Sainte-Beuve lui-même me reprocha de le prendre trop au sérieux. Il a fallu que, depuis, les Michelet, les Proudhon, les Henri Martin, etc., reconnussent en lui le maître des maîtres, pour qu'enfin il fût placé à son vrai rang dans notre littérature.

Il est vrai qu'aucun homme ne fut jamais aussi calomnié; le chorus des déclamations perfides et mensongères avait commencé de son vivant.

Peu s'en faut, je l'ai dit déjà, qu'on ne lui ait attribué les folies de Panurge et de frère Jean. Que ne lui attribuait-on aussi l'ignorance de maître Janotus de Bragmardo?

Le temps est venu de rétablir la vérité sur celui qui, parmi ses admirateurs et ses amis, compta

Guillaume Budé, Rondelet, Schyron, Jean Bouchet, Tiraqueau, Théodore de Bèze, le chancelier de l'Hospital et les Du Bellay.

Malgré ce qu'on nous fait voir de nos jours encore contre les libres penseurs, on ne se figure pas à quelles déclamations le livre de Rabelais a donné lieu contre sa personne. Un moine n'a pas rougi d'écrire en latin les lignes suivantes, traduites aussi fidèlement que possible :

« Rabelais n'eut d'autre étude que de se vautrer, comme une truie infâme, dans la fange des vices, de la gourmandise et de l'ivrognerie. Aucune scélératesse ne manque à sa vie ; sans crainte de Dieu, sans respect pour les hommes, il bave sa raillerie sur toutes les choses divines et humaines. Plus ennemi de Dieu que Diagoras, plus méprisant pour les hommes que Timon, il vomit le poison et infecte au loin la terre dans des écrits pleins de souillures, d'abominations et d'horreurs. Les moines, les bons religieux, tous les honnêtes gens, les soutiens de la piété et de la sainteté, voilà ce qu'il excelle à couvrir de mépris. Homme impur, improbe, impie, impuissamment railleur, ennemi acharné des mœurs monacales, célèbre par ses turpitudes, prince de tous les railleurs, de tous les débauchés et de tous les brigands, ivrogne à effrayer Bacchus, rival de Lucien, cynique qui n'a

d'autre pensée que de dormir, manger, servir Bacchus et Vénus; pour tout dire, un bouffon, un fripon insigne, un bateleur sans foi ni loi, un apostat, un sacrilége, un hérétique, un athée! »

La meilleure réponse à ces enfantillages, c'est aujourd'hui de résumer la vie et les œuvres de ce grand maître, et c'est sans plus tarder ce que nous allons faire.

VII

Un coup d'œil attentif sur l'époque où François Rabelais commença de penser nous le fait mieux comprendre; le plus grand événement qu'il y ait jamais eu venait de s'accomplir. Il atteignait sa onzième ou douzième année, lorsque tout à coup la nouvelle inouïe se répandit de la découverte d'un *nouveau monde*, d'un monde existant en dehors de toutes les religions connues et, pour ainsi dire, malgré elles, puisque toutes avaient décrété l'impossibilité de ces terres lointaines, déjà rêvées par quelques *hérétiques*.

Malgré les railleries de saint Augustin, de Lactance, d'Isidore de Séville, il fallait donc reconnaître des antipodes... Que devenait l'infaillibilité de l'Église?

Rabelais était jeune, mais son bon sens fut précoce; il dut être assez étonné de voir le pape Alexandre VI (Borgia) déclarer solennellement qu'il adjugeait ce nouveau monde, de sa pleine autorité, à Ferdinand et Isabelle, et qu'il leur adjugeait non-seulement ce qui était découvert, mais tout ce qui pourrait l'être encore par la suite. Chose singulière! juste au moment de la ruine, c'était se déclarer propriétaire universel de la création, mettre saisie et arrêt sur le monde. De quel droit des nations inconnues à l'Église romaine, et niées par elle pendant des siècles, pouvaient-elles appartenir au chef de cette Église? Le *sceptique* Rabelais, quoique enfant, commença à sentir réclamer dans sa conscience *le droit universel*, le *jus gentium*, qu'on le vit plus tard défendre jusque dans les moindres choses.

Cependant, ces doutes qui naissaient dans l'âme du jeune homme sur la puissance des papes, ces tendances vers un *droit* plus humain, vers une interprétation moins ténébreuse des livres sacrés, ces pressentiments d'une science nouvelle des lois de la nature, tout cela commençait à se répandre alors parmi les libres penseurs. C'est l'époque où le pape Martin fit clore brusquement le concile de Constance, parce que quelques docteurs y voulurent sonder les plaies de l'Église. Mais un concile qu'aucune puissance ne

pourrait fermer allait s'ouvrir au plein soleil de la justice éternelle. La diète de Worms se préparait au fond de bien des consciences. Alors les bûchers s'allumèrent. Rabelais avait quinze ans lorsqu'on brûla à Florence le pauvre frère Hiéronyme (Jérôme Savonarole), pour avoir annoncé dans ses sermons qu'il était réservé à la France de châtier et de réformer l'Église de Rome.

VIII

François Rabelais naquit à Chinon, en 1483, suivant les meilleures traditions. Son père était cabaretier et aubergiste à *la Lamproie;* car en ce temps-là les deux métiers n'en faisaient qu'un, et même ils en comportaient souvent un troisième, celui de vigneron. Ce fut le cas pour le père de Rabelais : il possédait auprès de l'abbaye de *Seuillé* (Sevillé), à *la Devinière*, à une lieue de Chinon, une métairie où il récoltait lui-même le petit *vin pineau* vanté dans le *Pantagruel.*

On n'a point de détails sur sa mère; je pense qu'il la perdit de bonne heure, peut-être dès le berceau. J'ai senti quelquefois, en lisant Rabelais, que l'in-

fluence de la femme avait manqué sur cette vie. Ceci fut l'histoire de tous ces docteurs du moyen âge élevés dans les cloîtres, loin de la femme, c'est-à-dire loin de la famille. Luther, le premier, rentra enfin dans la nature humaine. Ce fut le point véritablement important de sa réforme : le premier parmi les théologiens il s'inspira du foyer domestique; Rabelais, de ce côté, fut moins heureux. Il n'eut point d'épouse, point d'enfants, et, je pense, ne connut pas sa mère. Quant à son père, ce dut être un homme plein de bon sens et de tendresse. L'attention qu'il eut de faire élever son fils à la campagne, dans la métairie de Sevillé, loin de l'auberge; le culte filial que Rabelais, jusque dans sa vieillesse, conserva pour la maison paternelle, en sont des indices. Une autre chose encore peut affermir dans cette pensée : c'est de voir le curé de Meudon, jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, après une vie si agitée, si pleine d'aventures, se rappeler toujours avec bonheur *la boutique du pâtissier Innocent*. Cela me semble le souvenir d'un enfant gâté.

IX

Il passa donc sa première enfance à courir parmi les vignerons, à voir préparer *la purée septembrale*, et à se dandiner au son des cloches de Sevillé, déjà peut-être écoutant en lui-même *une musique plus absconse, plus céleste, et de plus loin apportée.* Son âme, inquiète, rêveuse, hardie, se demandait quels mystères se pouvaient accomplir dans cette maison sonnante. Les vignerons lui contaient sur les moines mille histoires bouffonnes. De bonne heure l'idée lui vint, pour en juger lui-même, d'entrer à l'abbaye. D'ailleurs, il ne pouvait apaiser que là sa soif ardente de connaître.

X

De temps en temps il venait à Chinon, dans le cabaret de son père : son imagination active était frappée singulièrement à la vue de tous ces gens attablés *beuvans* et *gaudissans.* Il lui semblait que ce fût le royaume des altérés. Son

père, assis au haut bout de la table et sur un siége plus élevé que les autres, suivant l'usage d'alors, lui paraissait comme un invincible empereur au milieu de ses sujets *ébaudis*. Invincible est le mot. Ce père, à force d'habitude, était arrivé à une puissance de boire qui émerveillait le pauvre enfant. En sa qualité d'hôte, on plaçait devant lui le plus large et plus profond gobelet; il le vidait d'un seul trait, et souvent, pour engager son monde à boire. L'enfant, dans son coin, se disait à part lui, avec une admiration mêlée d'épouvante : *Quel grand gousier !*

Jamais il n'oublia cette *beuverie sempiternelle* où trônait son père. La première chose qu'il se plut à raconter dans son *Gargantua,* ce furent précisément ces scènes de son enfance : *les propos des beuveurs.* Et même, dans une sphère supérieure, il voulut continuer le métier de son père; lui-même l'a dit : Il se fit l'*architriclin* joyeux des *pantagruélistes*, c'est-à-dire l'échanson de gens qui avaient une bien autre soif que la soif du corps. Il se fit le cabaretier universel, versant à tous à pleins bords la *consolation nouvelle*, et, pour satisfaire ses pratiques, voguant à travers les tempêtes à la recherche du *divin Piot.*

« Beuvez, ô mes amis, s'écriait-il, sempiternellement, à tire-larigot. Je serai en cette beuverie seigneuriale votre échanson, je dis infatigable; et ne

craignez que le vin faille comme aux noces de Cana; autant que vous en tirerez par la dille, autant en entonneray-je par le bondon. Ainsi demourera le tonneau inexpuisible; il a source vive et veine perpétuelle. »

XI

Rabelais, lorsqu'il entra chez les moines, n'avait connu encore que deux sortes de gens : les vignerons de la Devinière et les buveurs de Chinon, les uns et les autres pleins de franchise et de joyeuse humeur. Aussi sa première impression fut-elle, dans cette *tanière* de Sevillé, de se croire parmi des *masques hors de sens.* Il se trouvait là en rapport avec trois nouvelles sortes de gens : d'abord les graves soutiens de l'ordre monacal, habiles politiques, docteurs armés jusqu'aux dents des arguments de la scolastique; puis les naïfs du monachisme (Janotus de Bragmardo) ; enfin les insoumis (frère Jean des Entommeures), ceux à qui l'hypocrisie n'était point possible.

Rabelais, dans *Gargantua*, mit en scène toute l'abbaye de Sevillé, sans même prendre la peine d'en déguiser le nom. Aussi plusieurs commentateurs ont-

ils prétendu que frère Jean avait existé réellement à Sevillé, et qu'il s'appelait Buinard. Rien de plus vraisemblable.

Pour Janotus (le naïf), la cloche était tout : c'était la loi suprême, la voix du bon Dieu dans les airs. Tout se réglait par cloches, et, si les cloches avaient failli au monde, tout eût été perdu. Il n'a que cloches en l'esprit, que cloches en la bouche : la cloche lui tient lieu de la conscience supprimée. Il ne sait, n'entend, ne comprend que la cloche. Au moment où l'enthousiasme éclate dans sa harangue à Gargantua, préparée pendant dix-huit jours, il s'écrie :

— *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo, clochare facit clochabiliter clochantes.*

Toutefois, *ce baveux*, grâce à sa soumission exemplaire, est considéré dans l'abbaye ; pour son inutile harangue, on lui promet *une bonne paire de chausses et six pans de saucisses.*

XII

Buinard, au contraire, comme je me le représente, semblable à frère Jean, était le suspect dans la maison : plutôt que de se faire hypocrite, il aimait mieux tomber dans tous les autres péchés. Aussi disait-il et faisait-il, en tout, précisément l'opposé des autres moines. Il abhorrait les cloches, trouvait que c'était folie sans pareille de régler l'existence humaine, toute libre en ses mouvements, sur cette sonnerie tyrannique. Il disait que les cloches avaient été faites pour l'homme et non l'homme pour les cloches.

Ses actions n'étaient pas moins contraires de tout point à ce que faisaient les autres moines. Quelles étaient leurs occupations? *De molester tout le voisinage, de marmotter grand renfort de légendes et psaumes, nullement par eux entendus;* de veiller, dût le reste du monde en périr de famine, à la conservation de leurs miches et bonnes soupes grasses; de chanter pitoyablement au lieu de travailler au service commun.

Buinard, tout au rebours : point bigot, point

défiguré, point malpropre, point cafard, point calomniateur, mais franc, joyeux, bon compagnon, actif, secourable en tous besoins. Les petits moinetons, dont était Rabelais, n'aimaient que lui dans la maison. Il leur apprenait de bons tours, riait avec eux, les tirait des faussetés monacales pour les replacer dans la vraie vie; il eût été un excellent soldat, mais le diable l'avait fait moine...

Je crois à ce Buinard. On voit que Rabelais ne put l'oublier. Il semble même, puisqu'il en fit dans *Gargantua* le fondateur de l'abbaye de Thélème, c'est-à-dire le fondateur de la liberté, que Rabelais lui ait dû, au moins, le service d'un bon conseil, celui, peut-être, de quitter la *tanière* de Sevillé pour un autre couvent où il s'instruirait mieux : celui de la Bâmette, près d'Angers. Ce fut là que Rabelais continua ses études. S'il n'eût pas cru y trouver plus de ressources, de meilleurs maîtres et de meilleurs condisciples, il ne se fût pas ainsi éloigné du cabaret paternel, ni du bon Buinard, ni de ses amis les vignerons de la Devinière.

XIII

Telles furent ses premières relations ; leur influence ne s'effaça jamais de son âme ; jusqu'à la fin de sa vie, on en retrouve l'empreinte. Un autre souvenir encore se conserva à travers les événements de sa carrière agitée : c'est le souvenir de la *Cave peinte* de Chinon. J'ignore ce qu'il y eut pour lui à cette Cave peinte, mais il y eut quelque chose, son cœur y revient trop souvent. Aux endroits solennels de son livre, cette maison reparaît. Il semble qu'il n'en puisse parler sans tendresse et sans émotion.

XIV

Il acheva ses études au couvent de la Bâmette, et je crois qu'on peut lui appliquer ce qu'il a dit lui-même de Pantagruel en son jeune âge :

Le voyant estudier et proffiter, eussiez dict que tel estoit son esperit entre les livres, COMME EST LE

FEU PARMY LES BRANDES, *tant il l'avoit infatigable et strident.*

Il trouva pour condisciples, à la Bâmette, les quatre frères Du Bellay, dont il se fit, pour toute sa vie, des amis et des protecteurs.

XV

SES études achevées, il entra, pour y recevoir le noviciat, à l'abbaye de Fontenay-le-Comte, en Poitou, de l'ordre de Saint-François. C'est là véritablement que sa vie s'élève au-dessus de la vie commune des autres moines. C'est là que son génie commence à se montrer ; mais c'est là aussi que commencent les persécutions. Le véritable Rabelais date de Fontenay-le-Comte. Déjà je l'y vois célèbre par son savoir, par son inébranlable sérénité, par sa gaieté courageuse. Le voici, dès Fontenay-le-Comte, tourmenté par les moines et protégé par les frères Du Bellay ; il devient, à partir de cette époque, la consolation et l'espérance des plus savants hommes de son siècle. Tous attendent de lui on ne sait quoi d'extraordinaire ; surtout on l'aime, cet excellent frère François. C'est là qu'au milieu de son étude du grec

et des lettres anciennes, il fut ordonné prêtre en 1511, à l'âge de vingt-huit ans.

Il forma, dans l'abbaye de Fontenay-le-Comte, ses amitiés sérieuses avec Antoine Ardillon et Pierre Amy, amitiés bien autrement profondes que les anciennes relations avec Buinard, et qui avaient de plus que celles avec les seigneurs Du Bellay l'égalité de fortune et de rang.

Les voilà tous les trois dans leur cellule, voguant de conserve vers la connaissance suprême, retrouvant ensemble l'antiquité, saluant l'avenir au moment où des navigateurs intrépides continuaient la découverte du nouveau monde. Ceux-là seuls qui ont aimé se peuvent figurer leur joie, leurs causeries, l'épanouissement de leurs âmes, à contempler ainsi, non dans l'isolement, mais à plusieurs, mais du milieu de leur amitié, cet agrandissement soudain de la création. Le ciel, la terre, l'Océan, le monde religieux, brisaient leurs vieilles limites. Les arts reparaissaient splendides et tous associés entre eux.

Comment s'étonner de l'ardeur passionnée qu'ils mirent au travail? Il semble qu'ils se soient élevés, dans leur enthousiasme, au-dessus des troubles de la jeunesse; que la recherche leur ait tenu lieu de tout. Je vois, en effet, au chapitre XXXI du IIIe livre de *Pantagruel*, comment, *par fervente étude*, la fureur

des sens peut être vaincue. Cette étude et leur joie les rendirent suspects dans l'abbaye. Tant de science, et le grec surtout, déplaisait. Comment ! ils pourraient lire l'Évangile dans la langue même des apôtres, remonter au texte primitif! Quel danger! Il était urgent d'y mettre ordre. Les trois amis avaient, en outre, ce qui aggravait leur affaire, quelques relations au dehors : 1° avec André Tiraqueau, lieutenant général au bailliage de Fontenay-le-Comte; 2° avec Jean Bouchet, procureur à Poitiers; 3° avec Geoffroi d'Estissac; et enfin avec les quatre frères Du Bellay, assez suspects eux-mêmes chez les moines. Le chapitre du couvent, indigné, leur confisqua leurs livres; puis on tâcha de jeter parmi eux la discorde, de changer, par la calomnie, s'il était possible, cette noble amitié en haine.

XVI

Après avoir brûlé aux trois amis leurs livres grecs, on fit chaque jour tant et tant de rapports à Pierre Amy sur Rabelais et auprès de Rabelais (que l'on commença par châtier), on insinua si habilement que ses conversations secrètes

avaient été dénoncées par Pierre Amy, qu'on réussit, pour quelque temps, à navrer de tristesse les deux amis, en les portant à se défier l'un de l'autre.

Heureusement Guillaume Budé, un ami du dehors, savant illustre et secrétaire du roi Louis XII, intervint pour leur faire comprendre que leur défiance était mal placée de Rabelais sur Pierre Amy et de Pierre Amy sur Rabelais. Il leur fit parvenir ses conseils en grec, par prudence. Sa lettre à Rabelais, que l'on a conservée, était à la fois amicale et sévère. Grâce à lui, ce nuage se dissipa donc; mais les moines n'en furent que plus indignés : il leur fallait à tout prix briser cette amitié, séparer par ruse ou par force ces trois liseurs de livres écrits par Satan (les manuscrits grecs leur paraissaient tels à cause des caractères inconnus). Ils trouvèrent bientôt moyen de condamner le frère François à l'*in-pace* perpétuel. On inventa, pour prétexte, qu'il avait voulu, par drogues diaboliques, pousser les bons pères à la concupiscence charnelle; mais Rabelais, longtemps après, lorsqu'il racontait cette histoire, prétendait, en riant, qu'ils avaient craint précisément le contraire.

Ils l'accusaient, outre cela, d'un crime épouvantable qui n'allait rien moins qu'à ruiner l'abbaye : c'était d'avoir outragé le saint du couvent; d'avoir, par ses propos et par ses actions, cherché à discréditer

auprès des âmes fidèles le bienheureux saint François, patron du monastère. Toucher au patron, c'était toucher *à l'écuelle* des moines. Ceux-ci, frémissant à cette pensée, répétèrent, promenèrent si bien, sous toutes les formes, leur accusation de sacrilége, les bonnes gens du pays en furent si épouvantés, qu'il s'en fit la belle légende de Rabelais prenant, dans l'église, la place du saint, le jour de la fête, et pissant sur les pèlerins. On crut cela, et des biographes n'ont pas rougi de rapporter ces fables. Mais qui n'a vu se former de ces contes? Quel homme illustre n'en a eu sur lui quelqu'un de cette espèce?

Que Rabelais, cependant, ait offensé par ses propos le patron de l'abbaye, qu'il ait osé même en rire, je le veux croire et le lui pardonne de très-bon cœur, en songeant que le culte des saints était basé souvent sur des jeux de mots et, — l'on est honteux de le dire, — sur de véritables calembours.

Saint Marcou guérissait le mal au cou (les écrouelles);

Saint Genou, la goutte;

Saint Bondon, l'obésité;

Saint Regnault, les maladies des rognons;

Saint Foutin, la vérole;

Saint Eutrope (eau trop), l'hydropisie;

Saint Main, la gale aux mains et la rogne;

Saint Mammare, les maux de sein;
Saint Quentin, la quinte;
Saint René, le mal au reins;
Sainte Claire, les maladies des yeux;
Etc.

« *Ridendi sunt qui a nominis similitudine et vocum confusione, et per similia futilia inventa, Sanctis quædam morborum genera adscribunt, ut Germani caducum morbum* Valentino, *quia hoc nomen* (Fallen) *cadere significat, et Galli* Eutropio *addicant* hydropicos, *ad consimilem sonum.* »

(Agrippa, De vanitate scientiarum, cap. xlvii.)

XVII

Mais, en ce temps-là, il ne faisait pas bon rire! Voici donc Rabelais au cachot pour le reste de ses jours, privé de lumière, réduit au pain et à l'eau. Heureusement, pour l'enlever à la fureur des moines, il avait des amis au dehors. La disparition de frère François ne tarda pas à être remarquée dans Fontenay-le-Comte; car déjà

tout le monde le connaissait et l'aimait dans les différents endroits qu'il avait habités. Cela s'explique très-bien : au milieu des visages faux, farouches et hideux des autres moines, *monstres difformes, contrefaits en dépit de nature*, personne n'avait vu sans en éprouver de la joie la figure franche, nette et sereine du frère François. Ses amis soupçonnèrent bien vite son emprisonnement.

André Tiraqueau, lieutenant général de Fontenay, parvint, malgré la résistance des moines, à se faire ouvrir le couvent; mais il fallut pour cela presque une émeute : Tiraqueau se rendit, au nom du roi, avec les principaux habitants de la ville, aux portes de l'abbaye, qu'il fit ouvrir de force, et Rabelais fut trouvé dans une des oubliettes de la pieuse maison, où il serait mort en peu de temps. Jamais il n'oublia ce service, et sa reconnaissance était aussi vive après vingt ans qu'elle le fut au moment même où Tiraqueau l'arrachait à son cachot. Il parlait de son libérateur, à la fin de sa vie, comme il en eût parlé au jour de la délivrance; tous les sentiments de ce jour lui reviennent chaque fois qu'il trouve occasion de nommer et d'immortaliser, dans son livre, *le bon, le docte, le sage, le tant humain, tant débonnaire et équitable André Tiraqueau.*

XVIII

Le frère François sortit, pour n'y plus rentrer, de l'abbaye de Fontenay-le-Comte. Il implora et obtint du pape Clément VII un indult qui lui permettait de passer de l'ordre de Saint-François dans le savant ordre des Bénédictins, et d'entrer à l'abbaye de Maillezais, située dans le Poitou, comme celle de Fontenay.

Il pensa que, chez les Bénédictins, occupés uniquement d'étude, il trouverait une vie plus conforme à ses goûts ; mais il n'y fut pas plutôt, qu'il vit l'impossibilité pour lui de rester là dedans : il se sauva avant même d'avoir revêtu ce nouvel habit de Saint-Benoît. Il n'eut pas besoin de se sauver bien loin. Justement son ancien camarade et ami Geoffroi d'Estissac était évêque de Maillezais ; il trouva chez lui un refuge. Aussi, le frère François renonça-t-il pour toujours à la vie monastique ; et grâce à d'Estissac, qui lui donna le revenu d'une charge de secrétaire, il rentra dans le *siècle*, sous l'habit de prêtre ordinaire.

D'ailleurs, son savoir, devenu immense à cette époque, lui avait acquis la considération de tout ce

que la France comptait de plus illustre. Il avait des amis puissants à la cour, et tous étaient charmés de pouvoir protéger *le docte, le facond, le sage, le divin, le gentil Rabelais.* On lui donnait toutes ces épithètes.

XIX

Le *gentil Rabelais* savait maintenant ce qu'étaient les moines; mais ce n'avait pas été sans quelques dangers qu'il l'avait appris. L'étude, toutefois, en était si plaisante, qu'elle valait bien de s'exposer un peu. Il les avait trouvés juste au plus fort de leur rage; jamais les moines n'avaient été d'humeur plus acariâtre; tout excitait leur bile : l'imprimerie, naissante et déjà terrible, leur paraissait comme l'Antechrist; les sciences, prises par eux pour des suggestions de Satan, commençaient à sortir des ténèbres; Copernic osait annoncer le mouvement de la terre, contrairement à tous les textes de ces bons pères; le *droit* (autre diablerie), reprenant sa puissance et déclarant par la voix des Cujas, des Dumoulin et autres *impies*, qu'il a sa raison d'être en lui-même, que le *suum cuique* existe indépendam-

ment de toutes religions, leur *moinerie moinante* et *fredonante* ne pouvait plus que deux choses, brûler ces *fauteurs d'hérésies* et *biaiser* désormais avec la science, biaiser même avec la conscience. Ceci fut l'œuvre de l'Inquisition et de la Compagnie des bons petits *frères Fredons*, fondée en 1541 par le Biscaïen Ignace de Loyola. Le plaisant de ceux-ci, pour Rabelais, c'est qu'ils montraient que la doctrine papale ne devait plus être chantée mais *fredonnée* à mi-voix.

Quelque chose de plus réjouissant encore c'était la concurrence entre tous ces vendeurs de denrées religieuses. Les séculiers, tous les dimanches, prêchaient que les fidèles devaient, pour leur salut, assister à l'office paroissial.—Pas du tout, criaient les Franciscains : la messe des disciples de saint François, voilà la meilleure et la plus efficace. Venez chez eux, entrez en confiance, chargez-les de prier pour vos morts. Notre bienheureux saint François, ô mes frères, tous les ans fait une descente dans le purgatoire pour en tirer les âmes que l'on recommande chez nous. — Et puis ils prétendaient quelquefois qu'on pouvait payer la dîme en leurs mains aussi bien qu'en celles des séculiers ; mais, pour leur montrer que la dîme était bien leur droit, les séculiers l'auraient plutôt fait payer double aux malheureux paysans. Les sermons, pour

alimenter la concurrence, ne suffisaient pas; on attirait les fidèles par des inventions de toute espèce. Les moines avaient recours à leur costume; c'était, d'un ordre à l'autre, à qui l'aurait le plus bigarré, le plus monstrueux : *aucuns l'avoient tout blanc, autres tout noir, autres parti de blanc et bleu; c'étoit belle chose de les voir,* dit Rabelais. *Tous avoient le col tors, les pattes pelues, les griffes et ventres de harpies...*

Si leurs mascarades donnaient quelque avantage aux couvents, les séculiers prenaient leurs revanches dans de belles et fréquentes processions, où toujours se produisait quelque exhibition mirifique. — On promenait la statue grotesque du patron de chaque paroisse. Cette statue, souvent très-grande, ouvrait la bouche, tournait les yeux vers les impies d'une manière effroyable. Quelquefois le saint était accompagné de sa bête, non moins terrible que lui : saint Roch avait son chien, saint Luc son bœuf, saint Jean son aigle, et saint Antoine son cochon; chien, bœuf, aigle et cochon faisaient entendre des hurlements épouvantables. Les moines étaient vaincus.

Il est vrai que les moines aussi, dans leurs églises, avaient imaginé pour certaines fêtes de jolies comédies.

Chez les Cordeliers, au vendredi saint, lorsqu'on

lisait les paroles de la passion où l'on se prosterne, des novices faisaient dérouler sur les voûtes en bois des tas de petits cailloux, ce qui faisait un bruit effroyable, à croire que l'église s'écroulait. Quelle fantasmagorie pour les enfants et les simples! quel moyen de les tenir dans les ténèbres, dans la terreur!

Outre les discordes dont nous avons parlé, les différents ordres : Cordeliers, Jacobins, Augustins, Guillemins, Célestins, Franciscains, Capucins, Carmes chaussés et déchaussés, Récollets, Mineurs, Minimes, etc., avaient entre eux des dissensions interminables, souvent à propos de la longueur et de la largeur de la robe. Cordeliers à la grand'manche, Cordeliers à manche étroite, voilà comme ils se divisaient.

Parmi les *Mendiants*, émulation de saleté, d'effronterie, d'ignorance. Ils ne savaient pas même lire.

Dans leurs sermons, que prêchaient tous ces beaux pères pour l'instruction du peuple, pour l'instruction des femmes et des enfants? Maître François n'essayait pas de les suivre dans leur galimatias scolastique, absolument inintelligible; mais il riait bien de les voir, tous rebondis de graisse, agiter dans leurs chaires si l'on boirait et mangerait encore après la résurrection. Ceci était un de leurs sujets favoris. Ils en avaient un autre encore, sur lequel ils reve-

naient sans cesse : c'était de savoir si la Vierge, pendant l'opération du Saint-Esprit, avait éprouvé du plaisir. Lorsque deux ordres étaient d'accord pour le plaisir, il fallait agiter les questions *ubi* et *quo modo ;* et sur ce point recommençaient les discordes.

XX

VOILA au milieu de quelle société Rabelais avait passé une partie de sa jeunesse lorsqu'en 1524, à l'âge de quarante et un ans, il sortit de chez les moines.

Quoique tard, il échappait de leurs mains sain et sauf! L'hypocrisie n'avait point trouvé prise sur son heureuse et franche nature, il était resté homme. Examinons ce qu'il fit de sa liberté; suivons-le d'année en année dans ses travaux, dans ses courses aventureuses; car, après ces trente années de captivité, nous allons le voir *se pourmener*.

Préalablement, je le trouve établi chez le bon évêque de Maillezais, son ami, non à l'évêché, mais dans une *petite chambre* de sa maison de campagne, à Legugé.

Legugé est dans une vallée charmante, arrosée par

le Clan, *douce rivière* que Jean Bouchet a rendue célèbre dans une épître en vers adressée à Rabelais.

Au lieu des murs de l'abbaye, il a maintenant les prairies en fleurs, les coteaux, les bois, un jardin qu'il dirige à son gré. Je le vois, dans ce frais séjour, occupé avec ardeur d'études botaniques. Quel bonheur ! Au lever du soleil, plus de matines, plus de versets, plus de répons plus de cloches, mais le chant des oiseaux ! plus de moines, plus de *masques*, mais des amis. D'abord le noble d'Estissac, puis, comme visiteurs fréquents : Tiraqueau, Budé, Ardillon, Clément Marot, Salel, Bonaventure Despériers, Jean Bouchet. Quelle réunion ! quelles causeries !

Il vécut là paisiblement pendant six années, comme Horace chez Mécénas. J'aime à m'arrêter sur cette époque de sa vie, à le voir goûter à l'aise, pour la première fois, les charmes de la nature et de la liberté.

J'ai dit qu'il étudiait la botanique à Legugé ; il y joignit l'étude des langues étrangères : l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, le danois, le hollandais, l'hébreu, le basque, le bas breton, les vieux dialectes de province.

Au milieu de tant de travaux, il savait se réserver les heures du plus charmant loisir ; il les donnait toutes à ses amis, par lettres, par vers ou par con-

versations, lorsqu'ils le venaient visiter dans cet asile, car il n'en sortait guère. On peut dire qu'il vécut là d'étude, de poésie, de joie, d'amitié. Comme Horace et Catulle, il conviait ses amis, dans des épîtres en vers, à venir avec lui, près de l'excellent d'Estissac, causer, se promener, *vider un bon pot de purée septembrale*, et s'instruire *en toute clergie.*

Son hôte le plus habituel paraît avoir été Jean Bouchet, le procureur de Poitiers. Mais Jean Bouchet venait à Legugé bien moins encore qu'il ne l'eût voulu : les devoirs de sa charge et les soins d'une famille à nourrir le retenaient à Poitiers. Il écrivit cela un jour à Rabelais de la manière la plus touchante.

« Pense bien, lui dit-il,

Que rien de moi n'a été détenteur
De retourner voir le tien hermitage,
Sauf seulement le petit tripotage
De plaids, procès et causes que conduis
De plusieurs gens, où peu je me déduis.
Mais contraint suis le faire pour le vivre
De moi, ma femme et enfans. Car le livre
D'un orateur, ou son plaisant devis,
Mieux aimerois, ainsi te soit advis. »

XXI

Le fils du cabaretier de Chinon devint, en quelque sorte, parmi les hôtes de Legugé, le président d'une societé de libres causeurs auxquels il donna le nom de *pantagruélistes*. Il entendait par là qu'ils étaient les représentants de la soif universelle dont le monde, à cette époque, était dévoré. Chose singulière! soif se peut prendre ici dans tous les sens. Les deux dernières années que Rabelais passa à Legugé, 1528 et 1529, furent le commencement d'une sécheresse quasi sans exemple en nos climats. Dans les pays éloignés des rivières, on trouvait, parmi les campagnes, les animaux morts de soif, et même beaucoup de rivières avaient tari. Mais, dans le monde moral, c'était bien pis encore. Ce grand fleuve de l'Église papale, où le moyen âge avait bu si longtemps, il était desséché. *A boire! à boire!* était le cri universel; aussi sera-ce le premier mot de Gargantua.

Les conversations de Rabelais avec les pantagruélistes de Legugé ne nous sont point parvenues; mais on les devine, et, d'ailleurs, des traces s'en retrouvent partout dans le *Pantagruel :*

— Ne nous laissons point, disait-il, emporter à la *male-raige* comme ces tas de cafards, cagots et bigots. Arrière ces mâtins! Si nous allons suivant notre petit pouvoir, le bon Dieu, créateur et conservateur de toutes chose, aura pitié de nous. A votre avis, les mamelles de sa bonté seraient-elles taries? Non! non! je resterai à cet endroit plus incrédule que saint Thomas. Cherchons bien, comme veut l'Évangile, et nous trouverons les mamelles divines plus glonflées qu'on ne les vit jamais. Embarquons-nous, compagnons, joyeusement, tous ensemble, malgré *les cannibales*, à la recherche du *divin Piot*.

XXII

Les voici qui tendent leurs voiles au souffle nouveau; peut-être bientôt quelques-uns chanteront-ils, pendant la tempête, le psaume : *Beati qui non abierunt!* Heureux ceux qui n'ont point quitté le rivage! Mais Rabelais, au plus terrible de la bourrasque, n'aura qu'un seul cri :

— *Terre, terre, je vois la terre, amis!*

XXIII

Les entretiens des pantagruélistes de Legugé, quoique tout intimes et familiers, étaient d'un ordre très-élevé; on n'en peut douter, à voir que ce fut l'un d'eux, Guillaume Budé, qui proposa à François Ier, vers ce temps-là, de fonder le Collége de France.

Un autre, parmi eux, Clément Marot, fit aussi une chose grande et respectable en traduisant les psaumes en vers français pour le peuple. — Calvin mit lui-même une préface en tête de ces *Psaumes.*

« *Il ne faut pas,* dit-il, *qu'il y ait seulement un spectacle extérieur* (dans les cérémonies religieuses), *mais que la doctrine soit conjointe avecques, pour en donner l'intelligence... c'est une pure batellerie d'amuser le peuple en des signes dont la signification ne lui soit point exposée...*

Cette traduction était, d'ailleurs, de la part de Marot, un acte de courage, puisqu'elle l'exposait au feu, et que, malgré la protection d'amis puissants, elle lui valut encore la prison et l'exil. L'importance de cette œuvre ne peut être mise en doute, lorsqu'on songe



que les protestants, pendant deux cents ans, ont chanté les vers de Marot dans leurs cérémonies religieuses, qu'ils les ont chantés même dans les cachots, dans les déserts et au milieu des supplices.

XXIV

J'AI comparé nos pantagruélistes à de hardis nochers; eux-mêmes s'y comparaient. Jean Bouchet prenait avec ses amis le titre de *traverseur de voies périlleuses;* peut-être n'était-il jamais sorti du Poitou, où il était né et dont en ce moment il écrivait l'histoire. Mais naturellement ils trouvaient de l'analogie entre eux et ces navigateurs que l'on voit, au commencement du XVI[e] siècle, s'embarquer de tous les ports de l'Europe à la recherche de terres nouvelles. Tout était plein, dans les livres et dans les conversations, du récit de leurs voyages. On en a une idée, lorsqu'on voit le nombre d'éditions qu'eut en peu de temps le récit des expéditions de Christophe Colomb. Les voyageurs pantagruélistes ne couraient pas moins de dangers que les autres : la mer sur laquelle ils voguaient avait aussi ses tempêtes, ses rochers perfides,

ses courants sous-marins; je dois ajouter, à la gloire de l'humanité, que ni les uns ni les autres n'étaient poussés à de telles entreprises par la fougue de l'âge, par les besoins de la jeunesse; ce sont des sages, déjà bien avancés dans la vie : Colomb, lors de son départ de Cadix, a cinquante ans; Rabelais, lorsqu'il quitte sa retraite de Legugé, en a quarante-sept, et ses compagnons me paraissent tous plus âgés que lui.

Cependant l'heure est solennelle; l'Océan mugit, la foudre éclate avec Luther. L'Église, sous sa parole, est au moment de se déchirer en deux; le schisme se manifeste en Angleterre; on ne sait si tout ne va pas périr. Soliman arrive jusqu'en Allemagne. A ce moment suprême où toute âme a besoin d'un refuge, l'Église papale, toujours attaquée, mais que les peuples avaient crue éternelle et pure, leur apparaît, à travers sa grandeur, couverte de souillures. Le monde est saisi de vertiges. Des prédicateurs insensés, furieux, semblent, dans leur délire, vouloir demander compte aux couvents et au pape de leur raison perdue. Au milieu de cette démence, la raison cependant et l'humanité trouvent partout les plus illustres défenseurs. Mais l'Église éperdue les maudit, les tue et souille leur mémoire; tout, par elle, est confondu dans l'universelle malédiction : elle brûle les sages, pêle-mêle avec les insensés, par milliers, sans pitié ni

des uns ni des autres. Que de martyrs! Qui écrira cette histoire? qui saura tirer tant de nobles et saintes vies des abîmes de mensonges où les ont jetées les *calomniateurs?*

Je ne voulais point rappeler ces choses terribles; mais un épisode de la vie de Rabelais m'y a conduit malgré moi. Le voici. Nos amis étaient devenus de plus en plus suspects; Clément Marot, qui déjà avait été en prison, venait d'être de nouveau poursuivi criminellement sous le prétexte d'avoir mangé du lard en carême. Bonaventure Despériers, dénoncé par un moine, se trouvait aussi à deux doigts de sa perte pour des propos d'*athéiste* qu'il avait, disait-on, tenus avec des gentilshommes à Alençon, chez la reine de Navarre. Mais tout ceci n'était que le commencement. Bientôt un homme illustre et des plus estimés à Legugé, Louis Berquin, est accusé de propager les doctrines luthériennes. On le condamne au feu. Rabelais et ses compagnons entreprennent de le sauver; Budé use, pour cela, de toute sa faveur auprès du roi, et tâche d'obtenir que Berquin soit condamné seulement à faire amende honorable à genoux devant la Sorbonne. Il n'obtient rien que d'attirer le soupçon sur lui et sur ses amis. Berquin est brûlé, avec ses livres et ses papiers, sur la place de Grève, le 17 avril 1530.

Budé, qui avait été l'âme de toutes les démarches tentées pour sauver Berquin, sentit qu'il avait compromis, dans cette affaire, non-seulement lui, mais ses amis. Il les engagea aussitôt à prendre la fuite, à se disperser, à chercher, chacun où il pourrait, un asile contre les bûchers qui commençaient à éclairer le monde de si horribles lueurs.

Il semble que Rabelais, ébranlé à ce spectacle, éprouva le besoin de raffermir son âme en se retrempant aux sciences naturelles. Déjà la botanique les lui avait fait prendre à goût. D'ailleurs, il pressentait très-bien que les sciences, désormais, à tous chercheurs de bonne volonté, ***élargiraient connaissance de Dieu et de ses créatures.***

Son refuge fut choisi bien vite; il partit pour étudier la médecine à l'école de Montpellier, alors la plus célèbre de l'Europe.

XXV

Ainsi, pour la première fois, à quarante-sept ans, il s'éloigne des lieux de son enfance; jusque-là, il n'avait pour ainsi dire jamais perdu de vue son clos de la Devinière. De Legugé, on sait qu'il allait encore, de temps en temps, revoir

ses vignerons; du milieu d'eux, en causant, il contemplait de loin les murs de Sevillé : le frère Buinard, le seul qu'il eût aimé à revoir, n'y était plus; il était maintenant prieur à Sermaize.

Il visitait aussi quelquefois l'abbaye de Fontenay-le-Comte : son vieil ami Antoine Ardillon en était devenu abbé, et, sans doute, elle avait bien changé sous un tel directeur. Il aimait à séjourner quelques jours au cabaret de son père, quoique, sans doute, celui-ci n'existât plus. Puis, c'était de passer et repasser devant la *Cave peinte* et devant la boutique du pâtissier Innocent.

Aujourd'hui, il lui faut renoncer à ces lieux tant aimés. Aussi les emportera-t-il dans le fond de son cœur plus présents que jamais. Les villages du Chinonnais, et l'Anjou, et le Poitou, vont reparaître bientôt, dans le *Gargantua*, embellis par tous les charmes de l'imagination.

XXVI

Il fit ses adieux, le cœur serré, au brave et généreux d'Estissac, et il partit. Sa réputation l'avait devancé à l'école de Montpellier. Personne n'ignorait son prodigieux savoir; ses

relations illustres; on savait qu'il était le protégé, l'ami du cardinal du Bellay et de son frère Guillaume, le *puissant et redouté seigneur de Langey.* Maîtres et disciples l'attendaient avec impatience. Voici quels détails nous sont parvenus sur sa première entrée à la Faculté de médecine : Rabelais avait suivi la foule dans une salle très-vaste, et fort remplie de public et de docteurs, dans laquelle avait lieu, ce jour-là, une discussion sur la botanique. Tous les yeux se tournèrent vers le nouveau venu. Le doyen de la Faculté, informé de sa présence, le fait entrer dans l'enceinte réservée aux docteurs, et l'engage, le sachant très-versé dans les études botaniques, à prendre part à la discussion. La figure noble, majestueuse, imposante, de Rabelais, sa belle prestance, son regard souverain, fixèrent si bien l'attention des orateurs, que les voici tous ne sachant plus où ils en sont. Ils n'osent parler devant un tel auditeur. Tous, au contraire, le prient de prendre la parole à leur place. On sait que, touchant l'étude des plantes, il a joint, pendant plusieurs années, la pratique à la théorie chez monseigneur l'évêque de Maillezais. Rabelais s'excuse, on insiste; on le pousse vers la chaire, il y monte : alors il parle des plantes avec tant de charme, d'éloquence et de clarté, et présente la plupart des questions sous un

aspect si nouveau, que les applaudissements éclatent de toutes les parties de la salle, et que l'auditoire en masse, docteurs, élèves et public, accompagne maître François jusqu'au lieu de sa demeure.

XXVII

Le régent de l'Université, le *noble Schyron,* voulut l'avoir pour ami. Rabelais, dès le lendemain, prit son inscription, et, un mois après, fut reçu bachelier par une dispense spéciale, car les délais entre ce titre et l'entrée à l'école devaient être plus longs. Mais la science, l'âge, le mérite du personnage, l'emportèrent sur le règlement. Schyron et les autres professeurs, qui voulaient l'avoir sans cesse avec eux, étaient ravis de l'entendre; il avait le singulier avantage d'avoir, depuis longtemps, étudié Hippocrate dans le texte original; et même, sur un manuscrit ancien qui lui était venu dans les mains, il avait relevé beaucoup de fautes dans ce texte. La médecine lui devait déjà d'avoir rendu aux écrits de son plus vénérable représentant leur véritable sens, dénaturé en plusieurs endroits,

ainsi qu'il le prouva. Quand on songe, disait-il, à l'autorité d'Hippocrate sur ceux qui ont dans leurs mains tant de vies chancelantes, on comprend combien le texte a d'importance ici, puisque seulement une virgule retranchée, ajoutée ou changée de place, peut causer la mort à des milliers d'hommes... *Vocula unica, vel addita, vel expuncta, quin et apiculus inversus, aut præpostere adscriptus, multa hominum millia haud raro neci dedit.*

Il laisse entrevoir, dans ces paroles, d'une manière bien naïve sa sollicitude pour les *pauvres souffreteux*. Aussi l'Université créa pour lui une chaire publique, dans laquelle, devant un nombreux auditoire, il expliqua, avec commentaires, les Aphorismes d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien.

L'attrait, la nouveauté de ce cours, ce fut de le voir, au contraire des autres professeurs, oser enfin discuter les opinions de ces grands hommes, ne pas se soumettre aveuglément à leur autorité dans une chose aussi importante que l'est celle de guérir les malades, placés, après tout, disait-il, non pas seulement sous le patronage d'Hippocrate, mais sous le patronage évangélique. Il prenait Hippocrate et Galien comme point de départ, légitime sans doute, mais en restant le libre continuateur de ce qu'ils avaient seulement commencé. Hippocrate, Galien,

Aristote, disait-il encore, si grands qu'ils aient été, n'ont pu tout observer. Il faut à la science le travail successif des générations ; et ce qu'elle a de mystérieux dans sa grandeur, c'est que plus nous saurons, plus nous verrons se présenter à nous de nouveaux problèmes à résoudre. La science, comme la création, est infinie.

Il ne bornait pas son examen aux choses d'observation et purement scientifiques ; quelquefois leurs opinions générales étaient rejetées par lui avec vivacité. C'est ainsi que toujours il reprochait à Galien d'avoir, dans un certain endroit de ses écrits, nié d'une manière absolue l'immortalité de l'âme. Où avait-il trouvé l'assurance d'une chose semblable, demandait-il, pour se permettre d'en attrister le monde ? La nature n'est-elle pas attentive à satisfaire toute soif, tout appétit, tout désir ? L'immortalité est la soif de l'âme ; pourquoi cette soif, comme les autres, ne serait-elle pas satisfaite ? Si rien ne démontrait à Galien qu'il en dût être ainsi, au moins devait-il l'espérer de la bonté divine.

On trouva après sa mort qu'il avait écrit en marge de son exemplaire, à cet endroit : *Hic, verè se Galenus plumbeum ostendit.* Ici, véritablement Galien se montre de plomb.

XXVIII

Outre ce cours sur Hippocrate et Galien, il ne manquait pas de se rendre aux conférences sur la botanique, occasion première de ses succès. Là encore on l'écoutait avec une curiosité ardente : tant il savait donner d'attrait à toutes choses. Comment cela ? En replaçant toutes choses dans la vérité. Il enseignait combien les plantes ont été chères à tous les hommes.

— Leurs noms en sont la preuve, disait-il ; souvent ils sont empruntés aux souvenirs les plus touchants : Daphné, Narcisse, Smilax, Cynara, Pitys et autres. Au reste, ajoutait-il, les plantes sont nommées en diverses manières. « Les unes ont prins leur nom de celluy qui premier les inventa, cogneut, monstra, cultiva, apriuoisa, et appropria : comme mercuriale de Mercure ; panacéa de Panace, fille d'Esculapius ; eupatoire du roi Eupator ; euphorbium de Euphorbus ; gentiane de Gentius, roy de Sclavonie... Les aultres ont retenu le nom des régions desquelles feurent ailleurs transpourtées. Les aultres ont leur nom par antiphrase et contrariété :

comme absynthe, au contraire de pynthe, car il est fâcheux à boire... Aultres sont nommées par leurs vertus et opérations, comme aristolochia, qui ayde les femmes en mal d'enfant; lichen, qui guarit les maladies de ce nom; maulve, qui molifie; callithricum, qui embellit les cheveux; etc., etc. Les aultres par les admirables qualités que l'on ha veu en elles, comme héliotrope, c'est soulcy, qui suyt le soleil : car le soleil leuant, il sespanouit; montant, il monte; déclinant, il décline; soy cachant, il se cloust...; adiantum, car jamais ne retient humidité..... Aultres par similitude, comme hippuris (c'est presle), car elle ressemble à queue de cheval; buglose, qui semble à langue de bœuf; iris, à l'arc-en-ciel; myosota, à l'oreille de souris.... Les aultres de leur forme : comme trefeuil, qui a trois feuilles; pentaphyllon, qui a cinq feuilles; serpoullet, qui herpe contre terre; etc., etc. »

Puis, passant à la description de chaque plante, il disait ses vertus médicinales, ses propriétés dans les arts, la manière de l'employer, sa culture. Il était du petit nombre de ceux qui commençaient à croire à la sexualité des plantes; mais les fleurs femelles, en ce temps-là, étaient celles que l'on prenait pour les fleurs mâles.

Je le vois indiquer aussi comment chaque plante a

son ennemi naturel, auquel tous sages laboureurs et vignerons doivent faire la guerre avec soin. Cet ennemi est quelquefois un insecte, quelquefois une autre plante.

Le lin a pour ennemi les teignes et cuscutes;

Le froment a l'ivraie;

La fougère, le roseau;

L'orge, l'égilops;

Les lentilles ont le securidaca;

Les fèves, l'antranium;

Et les pois, l'orobanche.

Dans les prairies, il faut, autant qu'on peut, éviter la prêle.

Les choux ne se doivent point planter au pied des vignes.

Il enseigne les vertus refroidissantes du nymphea heraclia et de la semence du saule. Il dit les effets de la graine de fougère sur les femmes enceintes; comment l'aconit empoisonne les léopards et les loups, etc., etc.

XXIX

Croirait-on que, parmi ces études, il trouvait moyen de faire des comédies et de les jouer avec ses nouveaux amis, Antoine Saporta, Guy Borguier, Balthazar Noyer, Tolet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier, tous, comme lui, bacheliers en médecine? Il leur disait que le premier devoir des gens doctes est de penser au peuple, de créer pour lui des fêtes, des divertissements, des chants et des consolations; qu'on ne peut qu'ainsi l'enlever à de plus dangereux bateleurs.

— Rien de plus vain que de crier à ceux qui occupent la scène : « Vous jouez mal, vous jouez faux ! » En attendant, le peuple les regarde. Il faut, comme Thespis, sur le premier tonneau, sur la première charrette venue, monter un théâtre nouveau et faire mieux que les autres.

Disons, à la gloire de ces temps, que les plus grands hommes, par toute l'Europe, ne dédaignèrent pas de jouer la comédie. Cette coutume établissait entre les hommes d'étude et les simples une sym-

pathie qui existe peut-être moins depuis que les savants ont cru indigne d'eux de communiquer avec le peuple autrement qu'en de doctes écrits — qu'il ne lit point.

Mais, à voir ces joyeux bacheliers jouer *la morale comédie de celui qui avait épousé une femme muette* — composée par Rabelais, — je me figure le plaisir des braves habitants de Montpellier, et aussi l'espèce d'amitié qui s'établissait, dans ces divertissements, entre les spectateurs et les acteurs. La pièce, d'ailleurs, acquérait plus de comique encore à être représentée par une troupe de médecins, puisque le sujet est une femme muette à qui, par une opération chirurgicale, on fait recouvrer la parole ; mais la dame parle tant et tant, que le bon mari, éperdu de ses cris, veut qu'on la rende muette de nouveau. Les médecins n'ont point, disent-ils, de remède là contre ; ils ne peuvent que le rendre sourd, ce qu'ils font. La femme, dans sa fureur de ne pouvoir plus se faire entendre, devient enragée ; puis, comme les médecins demandent leur salaire au mari, celui-ci répond qu'il est véritablement sourd et qu'il n'entend ce qu'ils disent. Les médecins au désespoir, voulant lui rendre l'ouïe, à force de drogues pour cela le font devenir fou. *Adoncques le fol Mary et la Femme enragée se raslièrent ensemble, et tant bastirent*

les Médicin et Chirurgien, qu'ilz les laissèrent à demy mors.

Je ne riz oncques tant que je feis à ce patelinage, ajoute maître François dans l'analyse que, quinze ans plus tard, il en a donnée lui-même dans le *Pantagruel.*

XXX

Un des condisciples de Rabelais, Guillaume Rondelet, qui, je crois, avait joué un rôle aussi dans la comédie de *la Femme muette*, était alors occupé d'un travail sur l'histoire naturelle des poissons, qui devait plus tard l'illustrer. Rabelais se mit à étudier les poissons avec lui. Il les étudia si bien, il observa avec tant de soin les œufs d'une sorte de petit hareng, au museau pointu, nommé picarel; il connaissait, d'ailleurs, si parfaitement tous les livres grecs et latins qui avaient traité des sciences naturelles, qu'il retrouva, avec ces œufs, la manière de préparer le *garum* des anciens. Le pauvre petit poisson, dans tout cela, perdit son nom de picarel pour prendre désormais celui de *garon.* Cette découverte semi-médicale, semi-culinaire, valut

à son auteur les plus grands éloges. Clément Marot et Dolet, — le célèbre imprimeur de Lyon, devenu son ami, — lui adressèrent des félicitations en vers. Rabelais, lui-même, à cette occasion, avait envoyé à Dolet une belle épigramme latine, accompagnée d'un flacon de garum.

XXXI

Il eut à Montpellier une chose qu'il n'avait pas eue encore : la mer. Il y étudia bien autre chose que les *petits poissons*. Ce spectacle de l'immensité plaisait à son âme. Ces bruits solennels, mystérieux et révélateurs, étaient juste à son diapason. Il aimait, après la tempête, à voir le terrible élément s'apaiser; il observait avec joie qu'au milieu de ces convulsions, de ces colères, de ces menaces formidables à toute créature, les plus petits êtres étaient épargnés; qu'il retrouvait à son rocher le coquillage fragile et l'herbe plus fragile encore qu'il y avait remarqués la veille. Il prenait foi à l'équilibre du monde. Il comprenait mieux ainsi les doctrines nouvelles où quelques sages commençaient à montrer que la nature entière est *réglée en son*

cours par les lois immuables, éternelles, de la géométrie la plus savante.

Il aimait à se promener en mer. Dans ces petits voyages, il faisait, lui aussi, ses découvertes. Mais, un jour, avec quelques amis, le voilà qui veut s'embarquer à la découverte des îles, comme il disait en riant; et ils s'en vont intrépidement jusqu'aux îles d'Hyères.

Pour des élèves de Montpellier, ce voyage était un complément d'études : ces îles sont, et étaient encore plus alors, renommées pour leurs plantes médicinales. Je ne sais quelles plantes ni quelles observations scientifiques Rabelais rapporta de cette navigation; mais le climat enchanteur de ces îles, la beauté de leurs sites, lui plurent tellement qu'il fit à ses compagnons la déclaration joyeuse qu'ils pouvaient à leur gré poursuivre le voyage et chercher, comme tant d'autres, quelque île dont ils se feraient rois ou empereurs; que, pour lui, il s'en tenait à ces belles *Stœchades;* qu'à partir de cette heure et de son *proprio motu* il s'en proclamait non le pape, ni l'empereur, ni le roi, mais bien le *calloïer* (petit père). Ses lettres à ses amis, désormais il les signera : *F. Rabelais, calloïer des îles d'Hières.* Il conserva même ce titre en tête du *Gargantua.*

Aucun de ses biographes n'a dit un mot de cette

XXXI

cours par les lois immuables, éternelles, de la géométrie la plus savante.

Il aimait à se promener en mer. Dans ces petits voyages, il faisait, lui aussi, ses découvertes. Mais, un jour, avec quelques amis, le voilà qui veut s'embarquer à la découverte des îles, comme il disait en riant; et ils s'en vont intrépidement jusqu'aux îles d'Hyères.

Pour des élèves de Montpellier, ce voyage était un complément d'études : ces îles sont, et étaient encore plus alors, renommées pour leurs plantes médicinales. Je ne sais quelles plantes ni quelles observations scientifiques Rabelais rapporta de cette navigation; mais le climat enchanteur de ces îles, la beauté de leurs sites, lui plurent tellement qu'il fit à ses compagnons la déclaration joyeuse qu'ils pouvaient à leur gré poursuivre le voyage et chercher, comme [illegible] quelque île dont ils se feraient rois ou [illegible], pour lui, il s'en tenait à ces belles [illegible] de cette heure et de son [illegible] mait non le pape, ni [illegible] (petit père). [illegible] es signera : [illegible] Il conserva [illegible] mot de cette

promenade; mais (outre ce titre qu'il se donna) j'en retrouve partout la trace dans sa *Chronique*. Il ne parle de ces îles qu'avec éloge, et toujours en disant : *Mes îles d'Hières, mes Stœchades*. En parlerait-il avec cette émotion s'il ne les avait connues, s'il ne les avait aimées ? Ce voyage ne fait pour moi aucun doute, et même je penserais volontiers qu'il visita d'autres fois encore ses chères îles.

XXXII

PENDANT qu'il étudiait ainsi toutes choses,— *plantas, animantia et pharmaca*, — il arriva que, comme les deux Universités de Paris et de Montpellier étaient toujours quelque peu en rivalité l'une contre l'autre, l'Université de Paris obtint du chancelier Duprat une ordonnance très-dommageable à l'Université languedocienne. Grande rumeur dans Montpellier; assemblée de docteurs; discussion, résolution rapide : députation vers le chancelier du plus habile ambassadeur qu'il se pourra trouver. Rabelais, par acclamation, est désigné pour remplir ce message; il part, il arrive à Paris. On annonce au chancelier un envoyé de l'Uni-

versité de Montpellier. Celui-ci, très-mal disposé, on ne sait pourquoi, contre cette Université, refuse de donner audience à son ambassadeur. Qu'imagina maître François ? Il s'est fait à ce sujet une histoire que chacun a racontée à sa manière et que voici :

Il s'habille d'un costume extraordinaire, chausse d'énormes besicles, et se va promener de long en large devant la porte du chancelier. Ce siècle était le temps des grandes crédulités populaires, — il se voyait alors tant de choses inouïes et merveilleuses ! — Voilà la foule autour du personnage, qui se montrait, du reste, plein de grandeur. A ceux qui osèrent l'interroger, il répondit avec majesté qu'il était l'*Écorcheur de veaux*, que ceux qui voulaient être écorchés se hâtassent, qu'il n'avait que peu d'instants à rester dans la ville... ; qu'il venait de Jérusalem et s'en allait aux îles du Brésil.

La foule ne faisait qu'augmenter. Le chancelier, qui, de sa fenêtre, avait aperçu ce riche étranger perdu dans un flot de curieux, s'informa qui ce pouvait être, et le lui fit demander à lui-même par quelqu'un de ses gens. L'étranger répondit en latin. Le chancelier, jugeant plus que jamais que c'était sans doute un très-illustre personnage, envoya vers lui un clerc de sa maison. L'*Écorcheur de veaux* cette fois parla grec, mais avec les plus douces manières, les

plus polies, les plus nobles. Le chancelier observait tout de sa fenêtre. Quoi ! cet étranger parlait grec ! Il l'envoie quérir sur-le-champ, le fait monter dans son cabinet. Rabelais ôta ses lunettes, avoua son stratagème, s'excusa, exposa les raisons de l'Université de Montpellier dans une harangue *si pleine d'autorité*, dit un vieux biographe, que le chancelier ne le put refuser. Et, bien plus, à partir de ce jour-là, il aima, comme tout le monde, *ce gentil maître François.*

XXXIII

OUTRE ses travaux sur Hippocrate et Galien, il était encore occupé à traduire, avec notes et préface, les œuvres de Jean Manardi, un médecin de Ferrare.

Cependant, maître François a quarante-neuf ans ; deux années d'études et de professorat lui ont suffi. Le voilà, non pas docteur, mais en état de l'être. Il se dispose à quitter Montpellier. Où va-t-il aller ? Ceci est très-remarquable : il quitte Montpellier, malgré son cours, malgré l'estime qu'il s'y est acquise, pour aller s'établir à Lyon. N'y serait-il pas un peu attiré par les imprimeries d'Étienne Dolet, de François

Juste et de Sébastien Gryphe? On dit qu'il corrigea, chez ce dernier, les épreuves de ces admirables éditions de livres grecs publiés pour la première fois. Il faut se reporter au temps : l'imprimerie venait d'être inventée *par inspiration divine*. Quelques contemporains avaient ressenti, à la vue de cette machine, une joie telle, que plusieurs conçurent pour elle une sorte de passion et de culte. Je ne sais comment exprimer d'une autre manière le sentiment qui, par exemple, poussa Érasme à ne vivre, écrire, penser et se plaire qu'au milieu des presses de Froben. Cette passion porta de nobles esprits, des hommes héroïques, à se faire imprimeurs — Dolet en est la preuve. Ce n'était point pour eux un métier, c'était une sorte d'apostolat qu'ils exercèrent avec le dévouement des martyrs. Étienne Dolet, encore, me servira de preuve, puisqu'il fut brûlé.

XXXIV

J'ai prononcé tout à l'heure le nom d'Erasme. Ceci m'est une occasion de dire qu'en ce moment même l'illustre vieillard, grâce aux presses de Froben, tenait, depuis plusieurs années,

l'Europe attentive à ses publications. Arriverait-il à concilier Luther et la papauté? ferait-il accepter la Réforme à l'Église? Jamais il ne s'était vu que deux hommes, rien que par leurs écrits, eussent, d'une telle manière, empli le monde de leurs noms. C'était un premier et merveilleux résultat de l'imprimerie : la chrétienté, divisée en deux camps prêts à se déchirer, et les deux camps retenus à la voix d'un seul homme, entendue à la fois sur tous les points de l'Europe, sans qu'il eût à sortir de l'arsenal nouveau dans lequel il s'était établi. Mais Érasme était vieux, mourant d'infirmités, de faiblesse et de fatigues. Sa mort n'allait-elle pas faire un grand vide? Quel moment pour prendre la parole!

Dans un certain sens, quoique avec plus de verve populaire, Rabelais fut le continuateur d'Érasme. Élevés tous deux par les moines, ainsi que Luther, ils commencèrent avec lui la révolte contre eux. Rabelais n'y mit point la raillerie amère d'Érasme ; mais sa *Chronique* n'en fut pas moins la continuation agrandie d'un livre d'Érasme qui dut faire sur lui l'impression la plus vive. L'*Éloge de la Folie* se terminait par ces mots : « Fols très-illustres, tous tant que vous êtes, applaudissez, allez en paix, vivez et beuvez. » Rabelais reprend : « Buveurs très-illustres, » etc.

XXXV

AVANT de quitter Montpellier, Rabelais fit imprimer, d'après les conseils de l'Université, sa traduction des lettres médicales de Jean Manardi. Ce fut là son début, début bien modeste, ce semble, pour un si savant homme; mais l'on y voit apparaître et son génie et son bon cœur. Ici, je n'en suis plus réduit aux conjectures et aux biographies : le voici qui s'exprime lui-même. La dédicace de cette traduction montre toute son âme. A qui devait-il la vie ? à qui devait-il d'être sorti des oubliettes de Fontenay-le-Comte ? A Tiraqueau. Il lui dédia son premier ouvrage. Je transcris ici quelques lignes seulement de l'épître qu'il lui adresse à cette occasion :

« Très-cher, très-savant, très-équitable Tiraqueau,

« Comment se fait-il qu'au milieu de cette belle lumière de notre siècle, dans lequel, par un bienfait des dieux, toutes sciences se sont améliorées et agrandies, on rencontre encore çà et là des malheureux ainsi disposés qu'ils ne veulent ou ne peuvent,

des ténèbres obscures des âges gothiques, lever les yeux vers le soleil? . . . .

. . . .

« Serait-ce que la puissance des ténèbres où ils ont vécu est telle, que les yeux, une fois enveloppés par elles, se trouvent condamnés à demeurer dans une irremédiable hallucination?... »

L'impression de ce livre à peine terminée, il publie une édition latine d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien, avec commentaire. Nouvelle dédicace; à qui adressée? Le cœur tout seul le devine : à celui qui, au sortir du cachot des moines, l'avait recueilli, au bon évêque de Maillezais.

Mais, deux mois après cette seconde publication, quelques efforts qu'on employât pour le retenir comme professeur à l'Université de Montpellier, il fit ses adieux, avec promesse de les revoir quelquefois et de rester en relation avec eux : d'abord au noble Schyron, le régent, puis à Guillaume Rondelet, à Antoine Saporta, à Tolet, etc.

Professeurs et disciples, également affligés de son départ, voulurent, par l'institution d'une cérémonie singulière, perpétuer le souvenir de la présence, dans leur Université, du docte et éloquent maître François, si bon, si joyeux et si habile, et auquel ils devaient d'être rentrés dans leurs anciens priviléges. Le fait

principal de cette cérémonie, qui avait lieu aux réceptions pour le doctorat, consistait à faire revêtir, en signe d'honneur, au docteur nouvellement reçu, une robe portée autrefois par Rabelais. Cet usage subsistait encore il y a peu d'années.

L'illustre botaniste A. de Candolle, qui fut recteur de l'Académie de Montpellier pendant les Cent-Jours, écrit dans ses *Mémoires*, page 239 : « L'école montrait qu'elle était digne d'avoir compté Rabelais parmi ses professeurs. Son portrait était suspendu dans notre salle; sa robe, c'est-à-dire une robe faite à l'imitation de la sienne (je fus plus tard appelé à faire faire une robe de Rabelais, ce qui arrivait tous les dix à douze ans), décorait nos étudiants à leur dernier examen; son esprit trouvait beaucoup d'enthousiastes et quelques imitateurs dans nos rangs, et en vérité on sentait dans une « foule d'occasions qu'on était dans la ville où il avait longtemps habité. »

Et c'est après trois siècles qu'on retrouvait encore à Montpellier ces vivants souvenirs du séjour qu'il y avait fait. Longtemps aussi on a montré dans cette ville la maison qu'il avait habitée.

A Chinon également, depuis de Thou jusqu'à nos ours, on a visité avec respect les lieux fréquentés par l'auteur du *Pantagruel*. J. Levallois me signale un curieux passage des *Mémoires* de de Thou sur la

maison de Rabelais à Chinon. Le célèbre historien logea dans cette maison, qui resta longtemps une auberge, comme au temps où Rabelais y naissait : nous verrons que, toute sa vie, Rabelais conserva une partie de la maison paternelle, et que chaque année il y venait passer quelques semaines; il s'y était aussi réservé un jardin. De Thou remarque, dans ses *Mémoires*, que le jardin de Rabelais « était devenu le rendez-vous des habitants les jours de fête » et que « le cabinet de ses livres avait été transformé en cellier. » *Hic bibitur*.

XXXVI

De Montpellier il alla donc à Lyon; dans cette ville, avec Dolet et quelques autres, les conversations pantagruéliques reprirent leur cours mieux que jamais. Dolet n'était pas seulement un habile imprimeur, c'était un philosophe, un poëte, un des esprits les plus élevés et les plus nobles du siècle. On a de lui plus de vingt ouvrages, latins et français, en prose et en vers. Il traduisit Cicéron et Platon; l'un des premiers, il mit l'Évangile en langue vulgaire. Il conseillait donc à Rabelais de ne

s'en plus tenir à des traductions et commentaires, mais de lancer dans la mêlée intellectuelle un livre véritablement sien. Il voulait qu'il résumât la philosophie du siècle, qu'il donnât au monde ébranlé un mot de *consolation nouvelle.*

— Oui, disait Rabelais, mais un livre vraiment humain se doit adresser à tous. Les temps sont venus où la philosophie doit enfin sortir de l'école et rayonner comme le soleil sur l'univers entier. Nous devons, à cette heure, tenir suspendus fraternellement aux mamelles de vérité les ignorants et les doctes. Je voudrais, pour ce qui est de moi, si je faisais un livre de philosophie, qu'il pût amuser, consoler, instruire mes braves vignerons de la Devinière et les buveurs de Chinon, aussi bien que les plus savants; qu'il fût le *piot* universel; que princes, rois, empereurs et pauvres gens y vinssent d'eux-mêmes boire ensemble gaiement. La vérité,—d'accès assez difficile et scabreux, — doit être, ni plus ni moins que dans l'Évangile de Dieu, présentée sous forme vivante si humaine et débonnaire, qu'enfin, acceptée de tous, elle réveille l'âme de tous à la pensée commune. Quel moyen y a-t-il, sinon en s'appuyant sur l'éternelle conscience, de conter aux bonnes gens les histoires qu'ils aiment qu'on leur conte, des histoires qu'eux-mêmes ils ont faites? Par exemple, ces chro-

niques de géants, tant et tant imprimées en notre âge, depuis la découverte de cet art divin que vous pratiquez, me semblent très-propres à cela. Par toute la France, j'entends conter les *prouesses épouvantables de l'énorme géant Gargantua;* il faudrait s'emparer de cette histoire, y enfermer le monde tout entier, et la rendre, ainsi anoblie, aux bonnes gens qui l'ont inventée. Voilà le véritable secret : emprunter aux plus simples leur idée, et la leur rendre ornée de tout ce que l'étude et la philosophie nous ont révélé. La pensée rustique et villageoise, tel est le point où je voudrais rattacher tous les trésors enfouis, cachés jusqu'ici par les ennemis de lumière.

« Eh bien, disait Dolet, voici mes presses; elles vous attendent. Contez-nous l'histoire de Gargantua, emplissez-la de pantagruélisme, faites-en notre *chronique,* notre *chrême philosophal.* Courage! le monde périt de soif et de rage, à vous de le désaltérer. Je me fais vôtre pour tout imprimer. Soyez le propagateur invincible de la vérité : avec vous, s'il le faut, je braverai le feu. »

XXXVII

JUSQU'A quel point est vraie, dans sa forme, la conversation précédente, je l'ignore ; mais, ce qui est certain, c'est que Rabelais et Dolet parlèrent beaucoup de ces choses ; c'est que Dolet excita Rabelais à écrire sa *Chronique*, et que le *Gargantua* parut au mois de décembre de la même année 1532.

Si cette conversation manque de vérité en quelque chose, ce n'est pas en prêtant à l'auteur du *Gargantua* des pensées trop sérieuses. Je trouve dans une lettre qui nous est parvenue de lui, datée précisément de ce mois de décembre, une bien autre élévation. C'est une lettre à Barthelemy Salignac — encore une vieille amitié, mais dont j'ignore l'origine ; — il l'appelle son père.

« Je vous appellerais ma mère, lui dit-il, si votre indulgence m'y autorisait. Ce que nous voyons arriver aux mères qui nourrissent leur fruit avant de l'avoir vu, avant de savoir ce qu'il sera, qui le protégent, l'abritent contre les incommodités de l'air, s'est reproduit en vous pour moi : vous m'avez pris

informe et sans nom, vous m'avez élevé, vous m'avez nourri aux mamelles de votre science divine; tout ce que je vaux, je le dois à vous seul; si je n'en convenais, je serais le plus ingrat des hommes. Salut, deux fois salut, tendre père... *Salve itaque etiam atque etiam, pater amantissime, pater decus patriæ, litterarum adsertor*, ἀλεξίκακος. VERITATIS PROPUGNATOR INVICTISSIME. »

Champion indomptable de la vérité! cet admirable mot, écrit en présence des bûchers et qui montre si bien et sa pensée et son courage, rappelle un autre mot contemporain, celui de Corneille Agrippa écrivant à Mélanchthon : *Saluez de ma part cet invincible hérétique Martin Luther, qui, comme Paul dit dans les* Actes, *sert Dieu dans la secte qu'on appelle hérésie.*

XXXVIII

QUEL tableau il y aurait à faire de l'état du monde au moment où parut ce livre étrange de *Gargantua !* L'Europe, épuisée de guerres, de meurtres, de famines, de pestes, de misères morales, présentait l'aspect d'une immense

maladrerie. La pauvre France surtout, à ce moment, est accablée : elle avait eu son roi en prison. Sans la peur du Turc, l'empereur et l'Angleterre eussent tenté peut-être de la démembrer ; que dis-je ! la chrétienté tout entière, défendue contre les barbares par la seule Hongrie, paraissait sur le point d'être submergée. On venait de voir des événements sans nom : le siége de Rome par les soldats de Bourbon en délire, le schisme, la diète de Worms, celle d'Augsbourg, anabaptistes, communistes, etc. Luther avait excommunié le pape et brûlé publiquement le livre des *Décrétales*. La multitude, frappée de vertiges et de manie, devenait furieuse. Dans ce trouble universel, un sage était mort de douleur en répétant : *Ah ! que de maux !* Ce n'était point assez : des maladies nouvelles, contagieuses, venaient, apportées par Colomb, d'empoisonner les sources de la vie ; les ravages en furent terribles.

Voilà au milieu de quelle situation extérieure Rabelais, dans un mouvement de pitié, publie son *Gargantua*. Aussi le commence-t-il par ce beau et mélancolique dizain, où, s'excusant de ressusciter le rire, il dit :

Autre argument ne peut mon cœur élire,
Voyant le deuil qui vous mine et consomme,
Mieux est de ris que de larmes écrire.
. . . .

XXXIX

Rabelais, dans le *Gargantua*, tendit un piége à son siècle, mais piége paternel et charitable : il appelle à grand bruit la terre entière à entendre des fables, et c'est la vérité, l'histoire, la tradition du monde, la philosophie la plus haute qu'il distribue à tous si gaiement. Les hypocrites prétendaient annoncer la parole divine et n'enseignaient aux âmes que mensonge et *diabolologie*. Maître François ne promet que contes, bourdes, billevesées énormes ; mais, jusqu'au doute, tout est *vrai* dans son livre. C'est la voix sincère d'un homme; tous sentiments humains ici sont restés invincibles. C'est un puissant seigneur — il le dit lui-même — en guerre contre tous mensonges anciens et nouveaux, d'où qu'ils viennent, d'ignorance ou de malice. Il leur lance son artillerie d'une forteresse fantastique, entourée à plaisir, comme un monument égyptien, de chimères, sphinx, *harpies, satyres, oisons bridés, lièvres cornus, canes bâtées, boucs volants, cerfs limonniers*. On croirait qu'il a voulu bâtir le temple du délire. Mille fantômes terribles et mena-

çants s'agitent au dehors. L'énigme des Fanfreluches, dès l'abord, vous est présentée ; mais, si vous êtes hors de crainte et *beuveurs de franc alleu*, pénétrez là dedans, vous y trouverez *une céleste et impréciable drogue*. Si l'on y voit des énigmes en forme de prophéties, songez que Rabelais fut le contemporain de Nostradamus. Si vous y rencontrez des plaidoyers en baragouin, rappelez-vous combien de fois, oyant discourir MM. les avocats, vous vous êtes dit, exactement comme en entendant les plaideurs de maître François : « Qu'est-ce donc que cela signifie ? » Un juge, au temps de Racine, commentait très-bien ce passage du *Pantagruel*, en disant :

— Après que le demandeur a dit bredibreda, et le défendeur bredibreda, nous disons bredibreda : *Ut sit sententia conformis libello...*

Ce qu'il faut voir avant tout dans ce livre, c'est que le monde entier, au moment où il fut écrit, répétait la parole suprême du Dieu des affligés : *Sitio* (j'ai soif), et que, sur son temple, maître François inscrit : *Ici l'on boit* (*hic bibitur*). Alors, on comprend qu'un *beuveur* eut raison d'écrire les vers suivants sur les œuvres de cet inépuisable *architriclin :*

Le livre de maître François
Est une hôtellerie immense,

Où l'on trouve tout à la fois :
Secours, asile et subsistance.

Secours aux pauvres souffreteux,
Asile à tous ceux qu'on oublie,
Subsistance aux nécessiteux,
Pour tous la parole de vie.

O vous, altérés, en ce lieu
Entrez, si vous voulez m'en croire ;
C'est le cabaret du bon Dieu,
Chacun gratis y trouve à boire.

Le joyeux hôte de céans,
Des buveurs véritable père,
Guérit, console ses clients,
Les instruit et les désaltère.

XL

La fable de Gargantua était une des plus répandues en France, même avant Rabelais : chaque province, chaque localité avait sur ce géant sa légende particulière que l'on retrouve encore. Il est, en effet, peu de pays où l'on ne montre quelque témoignage de son passage, un monument élevé ou détruit par ce voyageur seigneurial, quelque roche taillée au bord de la mer pour lui servir de chaise, etc. Ces légendes locales ont toutes pour traits communs *la grand'jument*, l'enlèvement des

cloches de Notre-Dame. Rabelais dut conserver, quelque bizarre qu'il fût, ce canevas populaire, ces épisodes universellement adoptés. Mais il eut tout de suite l'heureuse idée de ne prendre la tradition que comme point de départ et de s'en affranchir. Il annonça, dès le premier chapitre, que Gargantua engendrerait le bon Pantagruel, dont il écrirait aussi la chronique. Ce personnage de Pantagruel est tout à fait de l'invention de Rabelais; jamais, avant lui, il n'en avait été question dans la légende gargantuine.

XLI

Dès le prologue, on voit bien, sous une apparence bouffonne, que la *Chronique* n'est tant folâtre. Et le premier chapitre n'est pas lu que voilà les bonnes gens initiés à toute l'histoire ancienne : le monde, pour eux, s'agrandit dans le temps, dans l'espace; ils entendent parler de droit et de justice. Ah! que Dieu soit béni! un peu de lumière va se faire dans leur âme.

Les premiers chapitres renferment la naissance miraculeuse de Gargantua : cette naissance est ac-

compagnée des plus admirables circonstances; mais je ne puis m'arrêter chapitre à chapitre, on ne terminerait jamais. J'ai hâte d'arriver à l'éducation du géant; c'est là que le génie de Rabelais se déploie; il avait senti que les destinées de l'Europe étaient suspendues à ce problème d'une éducation nouvelle.

Gargantua est d'abord soumis au système *gothique;* mais son père Grandgousier reconnaît bientôt que ces *rêveurs mathéologiens* lui abâtardissent l'entendement. Il le retire de leurs mains, lui donne un précepteur du *temps présent,* appelé Ponocrate, des mots grecs *ponos*, travail, et *kratéo,* je commande, pour signifier au jeune seigneur que le travail est le roi du monde.

Ponocrate tâche d'abord de lui faire oublier ce qu'il a appris chez les *corrupteurs de jeunesse.* Il l'instruit surtout par la conversation, visite avec lui les gens doctes, les artisans de tous métiers.

Il a soin aussi de l'élever dans la propreté, chose rare alors, principalement dans les colléges. Les étudiants, au collége Montaigu, par exemple, étaient dévorés de poux.

Pendant sa toilette, le matin, avant les leçons, il fait lire à haute voix, devant lui, quelques pages de l'Écriture sainte. Dans le reste du jour, tout leur est travail et plaisir à la fois, tant sont bien mêlées les

deux éducations physique et morale. L'étude est humaine et facile, mais incessante, universelle. Les sciences, telles que physique, pharmacie, histoire des bêtes, botanique, médecine, astronomie, etc., leur révèlent la grandeur de Dieu; de même qu'en étudiant la philosophie, l'histoire, la poésie, la vie des héros, les relations des lointains voyageurs, ils prennent connaissance de l'étendue, et de la force, et de la variété infinie de l'âme humaine. Ils admirent la nature, en recherchent les lois, étudient les arts, sculptent, jouent des instruments de musique, et terminent leurs repas en chantant à quatre et cinq parties, ou sur un thème, à plaisir de gorge.

Aux plus belles heures du jour, maître, disciple et compagnons, jouent *à la balle, à la paume, à la pile trigone,* s'exercent à sauter les fossés, à grimper, à courir, à chasser, à faire des armes, à se battre, à monter à cheval, à nager, à fendre du bois, à botteler du foin, à battre du blé, à l'entrer dans la grange, car ces occupations, suivant maître François, aucun homme ne les doit ignorer. Le pain, le vin, les jeux, les combats et les consolations de l'âme, cela importe à tous, et tous doivent être initiés à ces arts sacrés de la vie.

Un jour, chaque mois, est consacré à la liberté, à la spontanéité la plus entière.

Ponocrate s'applique à faire un homme, et non pas un moine ni un scribe; au lieu de rien étouffer, de rien diminuer chez cet enfant aimé de la nature entière, pour la création duquel se sont entendus les quatre éléments, il veut développer d'harmonie toutes les forces physiques et morales déposées mystérieusement en ce *résumé du monde.*

XLII

POURQUOI a-t-on répété que l'histoire de Gargantua n'était qu'une histoire de mangeurs? Où a-t-on vu cela? Je sais bien que l'ancien Gargantua, antérieur à Rabelais, n'était qu'une sorte de personnification de la mangerie monacale et seigneuriale; mais Rabelais ne prit point ce personnage en mauvaise part : il en voulut faire, tout au rebours, le modèle des rois et seigneurs. Il fit de sa *Chronique,* non pas une œuvre de critique et de négation, mais une œuvre d'affirmation, d'éducation, d'espérance. Lui-même a dit de son livre: *Bon espoir y gît au fond.* Il affirma, témoigna que le bien était possible, montra, comme Dieu l'avait reconnu au commencement, que le monde était bon,

et voulut en Gargantua, anoblissant le héros populaire, comme il l'avait promis à Dolet, montrer le guide de toutes perfections humaines. Loin donc d'en avoir fait un mangeur, je lis (chapitre 23) : *Notez que son dîner estoit sobre et frugal.* Au chapitre 24, il dit que, dans les jours pluvieux, ils mangeaient plus sobrement encore.

XLIII

Les promenades causeuses et savantes de Ponocrate avec son élève et ses compagnons rappellent le séjour de Rabelais à Legugé chez le bon évêque d'Estissac, au milieu de ses amis :

« Passans par quelques prez ou aultres lieux herbuz, visitoient les arbres et plantes, les conférens avec les Livres des Anciens qui en ont escript, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen, et en emportoient leurs plenes mains au logis ; desquelles avoit la charge un jeune Page nommé Rhizotome ; ensemble des marrochons, des pioches, cerfouettes, bêches, tranches et aultres instruments requis à bien arborizer. »

Après le dernier repas, après la causerie du soir, « en pleine nuict devant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert, veoir la face du Ciel... Ils prioient Dieu le créateur, en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense : et, luy rendant grâce de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clémence pour tout l'avenir.

« Ce fait, entroient en leur repous. »

XLIV

GARGANTUA, toujours dirigé par Ponocrate, vient achever son éducation à Paris ; c'est alors que son père le rappelle, ses États étant envahis par Picrochole. Il y a là des discours pleins de sagesse, d'admirables récits de batailles ; après quoi, la victoire demeure à Grandgousier, parce qu'il est juste, parce qu'il est actif et courageux, avec l'esprit de paix.

XLV

C'est ici qu'il faut se reporter au temps, si l'on veut se représenter l'effet que put avoir, pour les contemporains, la harangue à Picrochole, répandue entre les deux armées envahissantes de Soliman et de Charles-Quint : « Foi, Loi, Raison, Humanité, Dieu, vous condamnent, et vous périrez, leur dit-il.... Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes... Ceste imitation des anciens, Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Cesars et aultres telz, est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé guarder, saulver, régir et administrer chascun ses Pays et Terres, non hostilement envahir les aultres. Et ce que les Sarasins et Barbares jadis appeloient prouesses, maintenant nous appelons briguanderies et meschansetez.

« Mieulx eust faict Picrochole soy contenir en sa maison, royalement la gouvernant, que insulter en la mienne hostilement la pillant; car, par bien la gouverner, l'eust augmentée; par me piller, sera détruict. »

XLVI

La victoire gagnée, le noble Gargantua, avec ses compagnons, parmi lesquels est maintenant frère Jean, fonde le temple des Thélémites, c'est-à-dire le temple des hommes libres. Ici, la prose ne suffit plus à l'enthousiasme de maître François, il lui faut la parole créatrice des dieux : c'est aux sons de la lyre, comme Apollon et Neptune, qu'il bâtit l'*abbaye de Thélème,* c'est-à-dire l'abbaye de la Liberté ; s'élevant au ton des prophètes, il grave en dithyrambes les lois de ce libre séjour. Par des strophes rapidement cadencées, il en exclut les *hypocrites, cafards, scribes, clercs, pharisiens, bazochiens, usuriers, mangeurs du populaire,* puis les *séditieux, larves, lutins, mutins.*

> Cy n'entrez pas, Hypocrites, Bigotz,
> Vieux Matagots, Marmiteux borsouflez,
> Torcoulx. . . . .
> . . . .
>
> Cy n'entrez pas, Masche-fain Praticiens,
> Clercs, Basauchiens, Mangeurs du Populaire.
> . . . .

Mais de quelle voix séduisante il y appelle, en

chantant, tous nobles et francs chevaliers, avec les belles et vertueuses dames, puis les bons et doctes prêcheurs humains et débonnaires, qui savent, *quoy qu'on gronde,* interpréter l'Évangile *purement, entièrement* et *simplement!*

Cy entrez, vous, qui le sainct Evangile
En sens agile annoncez quoy qu'on gronde;
Ceans aurez un refuge et bastille
Contre l'hostile Erreur, qui tant postille
Par son faulx stile empoisonner le Monde;
Entrez, qu'on fonde icy la Foy profonde,
Puis qu'on confonde, et par voix et par rolle,
Les Ennemis de la saincte Parolle.

La Parolle saincte
Jà ne soit extaincte
En ce lieu tres sainct;
Chascun en soit ceinct;
Chascune aye enceincte
La Parolle saincte.

Cy entrez, vous, Dames de hault paraige;
En franc couraige entrez-y en bon heur,
Fleurs de beaulté à celeste visaige,
A droit corsaige, à maintien prude et saige;
En ce passaige est le séjour d'Honneur.

J'ai déjà cité ces beaux vers; mais qui s'en pourrait lasser?... Ainsi, vous le voyez, la plus grande parole du XVI[e] siècle fut inscrite par Rabelais au fronton de l'abbaye de Thélème:

ENTREZ QU'ON FONDE ICI LA FOI PROFONDE!

XLVII

Le *Gargantua* eut un succès immense :

— Il en fut *plus vendu par les Imprimeurs en deux moys, qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans*, disait en souriant maître François.

Et le succès s'est continué depuis trois siècles et se continuera, soyez-en sûrs, tant que vivra la France. Et ce n'est pas seulement au XVIe siècle qu'il en fut en France plus vendu que de Bibles; aucun livre depuis (excepté Molière et La Fontaine) n'a eu chez nous autant d'éditions. Qu'eût-ce été, si la difficulté du langage n'eût arrêté un grand nombre de lecteurs !

J'ai quitté Rabelais à Lyon, pantagruélisant chez Dolet; je l'y retrouve encore, étonné lui-même de l'avidité du public à boire au tonneau pantagruélique. Cela lui donna le goût des livres populaires. Il se mit sur-le-champ à composer un almanach pour 1533. Ceci, d'ailleurs, était indispensable. Les almanachs et astrologues, depuis quelques années, ne

pronostiquaient que désolations. En 1524, un astrologue allemand nommé Stofler avait annoncé que la conjonction de Jupiter, Saturne et Mars devant avoir lieu cette année-là dans le signe des Poissons, il en devait résulter un débordement de la mer, et, par suite, un déluge universel. L'approche de cette conjonction des trois grandes planètes dans les Poissons jeta l'épouvante et la terreur en Europe. Rabelais voulut confondre ces *fols :* il s'était fait le gardien des âmes ; il les protégea comme un père, autant qu'il put, contre toutes erreurs, contre toute hallucination, contre les vaines tristesses ; le monde avait assez de ses malheurs réels sans s'en forger encore d'imaginaires. La croyance à un cataclysme universel était quasi générale.

« Oui, disait Rabelais, s'il n'y avait que les rois pour gouverner la terre ; mais, quelque chose que vous disent ces fols astrologues de Louvain, de Nuremberg, de Tubingue et de Lyon, ne croyez pas que, cette année, y ait autre gouverneur de l'universel monde que Dieu le créateur, lequel, par sa divine parole, tout régit et modère, par lequel sont toutes choses en leur nature, propriété et conditions, et sans la maintenance et gouvernement duquel toutes choses seraient en un moment réduites à néant, comme de néant elles ont été produites en leur être.

Car de lui vient, en lui est, et par lui se parfait tout être et tout bien, toute vie et mouvement.

« Sans doute, continue-t-il, si Dieu ne nous aide, nous aurons prou d'affaires; mais, au contre-point, s'il est pour nous, rien ne nous pourra nuire : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* dit l'apôtre saint Paul. »

Et je le vois, en effet, la même année, inscrire en tête d'une édition nouvelle du *Gargantua* sa belle devise grecque: Αγαθη τυχη ςυν Θεω: *Que craindre de la destinée avec Dieu?*

Cet almanach pour 1533, qui nous est parvenu, nous montre une fois de plus qu'il ne faut point chercher les personnages réels de Rabelais parmi les rois et les grands personnages du temps. Si l'on veut absolument qu'ils aient existé, on les trouverait bien plutôt parmi ses amis les plus simples, qu'il se sera plu, dans cette fantasmagorie, à habiller en puissants et invincibles empereurs. Plusieurs, en effet, étaient, à ses yeux, des souverains indomptables dans le royaume de Vérité. Si les villages de son enfance deviennent, dans son livre, de puissants empires, il est bien naturel aussi qu'il transforme en monarques tous ses amis. D'ailleurs, c'est des petites gens qu'il aime à s'occuper :

« La plus grande folie du monde, dit-il dans cet

almanach, est penser qu'il y ayt des astres pour les roys, papes et groz seigneurs, plustout que pour les paoures et souffreteux... Ie laisseroy es aultres folz prognosticqueurs à parler des roys et riches, et parleroy des gens de bas estat... »

XLVIII

Quoique le *Gargantua* n'eût paru que sous le nom d'*Alcofribas Nasier*—anagramme de François Rabelais, — personne n'avait eu le moindre doute sur son auteur; il reçut des félicitations en vers, en prose, en latin, en grec. Le plus heureux de tous, ce fut le cardinal Du Bellay. Il n'avait pas vu Rabelais depuis longtemps; il arrivait justement de son ambassade d'Angleterre: il nomma le livre de Rabelais un nouvel Évangile. Il disait avec respect, *le livre*, le livre de vie; il y trouvait, disait-il, le véritable élixir contre toute blessure. Maître François, lui-même, ne put s'empêcher de sourire un peu à tout cet enthousiasme; néanmoins, voyant cette soif ardente, il continua la *Chronique*, et donna tout de suite le deuxième livre sous le titre de *Pantagruel, roi des Dipsodes* (altérés).

C'était la même année que l'almanach, en 1533 ; Rabelais avait cinquante ans.

XLIX

Le deuxième livre se ressent de cette précipitation ; excepté le prologue, où maître François s'égaye lui-même de l'enthousiasme du bon cardinal, ce deuxième livre est long, languissant ; la fin même, en plusieurs endroits, semble peu digne de son auteur. Je croirais aussi volontiers à quelques interpolations.

Mais l'origine, la généalogie, la nativité du grand Pantagruel, *le deuil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec, les faits du noble Pantagruel en son jeune âge,* quelle veine !

Pantagruel étudie d'abord à Poitiers ; il vient à Maillezais, à Legugé ; il visite *le noble Ardillon ;* il traverse Sansay, Celles, Colonges. A Fontenay-le-Comte, il salue le docte Tiraqueau. Altéré de science, mais calme en son âme et plein de confiance aux destinées d'un monde où Dieu seul préside, le royal promeneur cherche en tous lieux où apaiser sa soif : il voyage d'université en université, c'est-à-dire de

beuverie en *beuverie*. Il arrive à Montpellier, et il y séjourne quelque temps; mais, toujours *grand amateur de pérégrinité*, il recommence ses promenades : il voit Avignon, Valence, Bourges, Orléans, etc., etc.

Enfin il vient à Paris : il y visite avec respect la belle librairie Saint-Victor, si chère aux pantagruélistes et à laquelle Jean Bouchet légua tous ses livres, à la condition qu'elle serait rendue publique. — Ceci, parmi tant d'autres choses, nous montre ce qu'étaient les pantagruélistes, combien toute leur vie ils eurent à cœur l'éducation du genre humain. *Désaltérer* fut véritablement leur devise. Qu'on songe à l'amour de Dolet pour l'*imprimerie*, *inventée,* dit Rabelais, *par inspiration divine;* qu'on se rappelle l'ardeur qu'il mettait à dissiper les *ténèbres gothiques,* en publiant pour la première fois la plupart des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

L.

C'EST à Paris que le géant reçoit une admirable lettre de son père Gargantua; c'est là aussi qu'il rencontre *Panurge*, qui lui dit, en quatorze langues, sa faim, son dénûment, ses mi-

sères, qui sont celles du peuple, et *lequel il aima toute sa vie;* car un trait distinctif des *mythologies pantagruéliques,* c'est combien on s'y aime. Les voilà donc voyageant ensemble, Pantagruel et Panurge—toute soif et toute œuvre; — ils ne se quitteront jamais. Quoi que puisse faire Panurge, le bon Pantagruel l'aimera toujours. Ce n'est pas seulement la fraternité, dans Rabelais, qui est enseignée, c'est la *paternité.* Il fait sentir que *le don d'être amis,* c'est avoir dans l'âme les uns pour les autres un souffle de la Providence. Aimer quelqu'un, disait-il, c'est veiller sur lui d'un œil paternel.

LI

PANTAGRUEL et ses compagnons, augmentés maintenant de Panurge, apprennent à Paris que les terres de Gargantua ont été envahies par les Dipsodes (altérés), ayant à leur tête le roi Anarche. Ils partent pour les repousser, ils les battent, les poursuivent jusque sur leurs terres, détrônent ce malheureux Anarche, et Pantagruel, à sa place, est proclamé roi de Dipsodie.

Mais les interminables détails de cette victoire sont

inventés trop à la hâte. Rabelais, du reste, s'en aperçoit lui-même; il dit en terminant : *La teste me faict un peu de mal, et sens bien que les registres de mon Cerveau sont quelque peu brouillez.*

Il comprit qu'il s'était trop pressé, que tout écrit durable devait être préparé longuement. Désormais, il n'aura plus ces précipitations. Il promet une suite, en finissant ce livre, et il en donne le programme; mais sa *Chronique,* lorsqu'il la continuera, prendra un tout autre cours. On peut dire qu'à partir du livre III une nouvelle histoire commence, plus vaste en toute manière; les personnages y gardent leurs noms, mais ils se transfigurent.

Rabelais va quitter la France, Pantagruel et Panurge la quitteront aussi, et, sur la nef qui les emporte au milieu des orages à la recherche de la vérité, nous ne verrons plus que comme souvenirs apparaître le Chinonnais, tous ces villages de son enfance : Cinais, Beaumont, Gravant, Panzoust, l'île Bouchard, la Vienne, le pont de Vède, où il allait courir. Il donne pour théâtre à son *Gargantua* les pays que lui-même avait habités jusque-là. Grandgousier est seigneur de Narsay, de la Roche-Clermaud, de Sevillé, de Vaugaudry, du Couldray, de Montpensier, de Ligré, de Cande, etc., villages tourangeaux qu'il transforme en royaumes; ses États sont traversés par

la Vienne. Picrochole est roi de Lerné, etc. Les voyageurs de la nef pantagruélique voguent par tous les pays du monde, bientôt même le monde ne leur suffit plus; malgré les découvertes qui viennent de l'agrandir, il leur faut des îles imaginaires; mais si loin qu'ils voyagent au pays des chimères, toujours ils reviennent à la chère Touraine, au Chinonnais. Perdus au milieu des contrées les plus lointaines et les plus merveilleuses, c'est de Chinon qu'ils s'entretiennent. Personne n'eut un génie plus vaste que Rabelais, et personne ne fut plus *de son pays*.

Mais, avant qu'il reprenne son livre, quatorze années s'écouleront, et Rabelais apprendra bien des choses. Une vie nouvelle va commencer pour lui, vie d'action, de voyages et d'aventures.

Malheureusement, nous avons peu de détails sur cette période de sa vie, et encore est-il arrivé que souvent ses propres *lanterneries*, comme il disait, se sont mêlées au peu que l'on en sait. Cela s'explique très-bien : de son vivant, on se plaisait à lui faire raconter ses aventures; mais, s'il voyagea beaucoup, s'il observa beaucoup, le joyeux conteur *fantasia* bien plus encore.

D'ailleurs, ses aventures les plus mémorables, n'étaient-ce pas les aventures de son esprit? En ce sens, il fut certainement le plus terrible voyageur de



son siècle. Mais il y avait un peu de difficulté à raconter de semblables expéditions; aussi faisait-il quelquefois de lui-même, dans ses récits, une véritable chimère qu'il revêtait de ses imaginations naïves et folles. Car, il faut le dire, ce somptueux génie aimait les pompes de l'âme; sa raison inébranlable, mais humaine, paternelle et compatissante, n'était dédaigneuse d'aucun des amusements, des ornements où se plaît notre éternelle enfance. Le tout de notre être n'était pas trop, suivant lui, pour instruire et consoler le monde. Voilà pourquoi, dans ses créations, il porte souvent le luxe jusqu'à l'exubérance.

Partout où il s'arrêtait, il se plaisait à paître ses hôtes de *belles billevesées*. Or, souvent, arriva-t-il sans doute que, se laissant aller aux chimères, le fond, le vrai de ses histoires était emporté dans une sorte de féerie joyeuse. C'est ainsi que nous sont venues plusieurs anecdotes bizarres que Rabelais put très-bien, dans ses *confabulations*, appliquer à ses fantaisies sur lui-même, auxquelles, dans son livre, il donnait ensuite les noms de Panurge, frère Jean, Xénomanes, Gymnaste, Épistémon, etc.; mais nous ne pouvons point, sans lui manquer de respect, attribuer ces anecdotes à sa propre personne, c'est-à-dire à la personne du savant illustre, ami des hommes les plus considérables de son siècle, et qui, jusqu'à cin-

quante ans, ne fut point du tout, pour ses contemporains comme pour nous, l'auteur du *Gargantua*, mais un écrivain de livres sérieux, un très-docte et très-éloquent professeur : « médecin célèbre, savant dans les langues grecque et latine et fort habile dans sa profession, » écrivait de Thou.

LII

Tous les grands esprits, au XVIe siècle, par un sentiment de curiosité sainte ou profane, se sentaient attirés vers l'Italie : la splendeur des arts, les souvenirs de l'ancienne Rome, l'éclat et peut-être la ruine imminente de la Rome papale, en faisaient le centre du mouvement universel. Mais ce voyage était terrible : de ceux qui l'accomplissaient, disait-on, les uns revenaient fous, les autres hérétiques — tels, sans doute, que le Biscayen Loyola et l'Allemand Luther. — Mais la France, en maître François, y sut conserver son bon sens et sa joie. On imagine s'il désirait de connaître Papimanie! Par bonheur, le cardinal Du Bellay est nommé, cette année-là, ambassadeur à Rome. Il passe par Lyon, propose à Rabelais de l'emmener avec lui en qualité de médecin; Rabelais

accepte, plein de joie, plein de reconnaissance. C'était, dit-il au cardinal, la chose que depuis longtemps il désirait le plus. Quelques-uns cependant lui représentaient les dangers qu'il y avait pour lui à ce voyage; il oubliait donc ce qu'il avait dit des moines dans ses deux premiers livres! Non; mais il comptait sur sa joyeuse humeur, et, d'ailleurs, il savait bien que la protection du cardinal, représentant le roi, serait toute-puissante. Aussi ne put-il être ébranlé dans sa résolution de le suivre, *voire allât-il à tous les diables.*

Le malicieux docteur avait, en partant, plusieurs projets, disait-il : d'abord celui de faire un livre sur les plantes, sur les animaux, sur les drogues particulières à l'Italie. Cela rentrait, ajoute-t-il, dans la médecine, qu'il appelait *son art* (*quod erat artis meæ*). Il se proposait aussi de faire, pour monseigneur le cardinal qui le désirait fort, une topographie de la ville éternelle et une histoire des antiquités romaines. De plus, il manifestait l'intention de connaître plusieurs personnages illustres des contrées que ce voyage lui ferait parcourir, avec lesquels il voulait, disait-il, s'entretenir familièrement de certains problèmes qui, depuis longtemps, le tenaient en grande perplexité. On voit cela dans une épître en latin adressée au cardinal.

Mais ce qu'il n'avouait à personne, et ce qui le poussait le plus vers Rome, c'était le désir d'étudier par lui-même les animaux curieux de l'*île Sonnante;* il appelait ainsi les États de l'Église.

Le voilà donc en route, le voilà chez les bons Papimanes... Il se mit à observer toute chose avec une curiosité juvénile, interrogeant la nature, les hommes, les monuments, les cérémonies, les usages. Il n'eut point de repos qu'il ne se fût fait un tableau complet et de la ville, et de ses édifices, et de ses habitants. Il écrivait, il dessinait sans cesse. Si l'on eût vu les notes recueillies par ce singulier voyageur, — *farraginem annotationum,* — que de choses étranges ! des signes inconnus ! du grec ! de l'hébreu ! de l'arabe ! peut-être de l'astrologie et de la magie ! puis des conversations reproduites, des fragments de lectures, des dessins ; fantasmagorie, sorte de rêve où tout était à demi déguisé, à demi et tout à fait ! Dans le *Pantagruel,* où plusieurs de ces notes ont été transportées, on sait et l'on ne sait ce que c'est ; la réalité vacille, comme au sortir d'un cauchemar terrible.

Les maisons chantent ; je dis maisons, et ce sont *cages grandes, riches, somptueuses et faites par merveilleuse architecture.*

Quant aux oiseaux, uniques habitants de ces

cages, *à les voir de prime-face*, *eussiez dict que fussent hommes, toutes foys ne l'estoient mie.*

On eût vu, dans ces notes, plusieurs de ces oiseaux dessinés à peu près tels qu'on les trouve encore dans les *Songes drolatiques de Pantagruel,* attribués longtemps à Rabelais; et, sans doute, on eût été saisi d'épouvante à ce renversement des lois de la nature.

« Hélas ! pauvres Papimanes, disait maître François, d'où vous peuvent venir tous ces oiseaux ? — Ils nous viennent de l'autre monde (1) : partie d'une contrée grande à merveilles, laquelle on nomme *Jour sans pain;* partie du pays de Paresse. Tous les ans, par volées, ces oiseaux ici nous viennent, laissant père et mère, tous amis et parents. La manière est telle : quand en quelque noble maison de cette contrée dernière y a trop d'enfants, soient mâles, soient femelles, de sorte que, qui à tous part feroit de l'héritage, — comme raison le veut, nature l'ordonne et Dieu le commande, — la maison seroit dissipée; c'est l'occasion pourquoi les parents s'en déchargent en cette île *Bossard.* Je l'appelle *Bossard,* car, ordi-

(1) J'emprunte à Rabelais lui-même ces détails (voir livre V, chapitre IV), mais je demande qu'il me soit permis, pour ce passage et pour quelques autres, d'abréger un peu et de rajeunir l'orthographe, ceci n'étant qu'une libre interprétation et non une citation textuelle.

nairement, ils sont bossus, borgnes, boiteux, manchots, podagres, contrefaits et maléficiés, poids inutile de la terre. »

Mais ce qu'il ne se lassait point d'admirer en Papimanie, c'étaient ces baux évesgauts et cardingauts, et surtout l'*unique*, le grand Papegaut. Ce qui faisait, pour les contemporains, le piquant du mot Papegaut, c'est que le perroquet alors s'appelait d'un mot quasi pareil : on disait un *papegai*. Le papegai était devenu un oiseau à la mode depuis la découverte de l'Amérique. Les anciens ne connaissaient que le perroquet vert à collier rouge ; celui qui reçut spécialement le nom de papegai était le gros perroquet parleur du Brésil, à couleurs si variées, mais où le rouge et le jaune dominent. Il parle mieux et plus facilement que les autres. C'était l'oiseau le plus admiré alors : ceux qui pouvaient se le procurer à grand prix lui faisaient bâtir de magnifiques cages. Le Papegaut aussi, suivant Rabelais, est logé dans une cage somptueuse.

LIII

L'AMBASSADE, malheureusement, lui prenait une partie de son temps, car il ne tarda pas à y jouer un rôle actif, le cardinal ayant reconnu en lui un homme de *grand'négociation*. Il dut donc renoncer d'abord à son livre sur les plantes; il s'en excusa en disant que, dans ce voyage, il n'avait trouvé de végétaux nouveaux pour lui que le platane. Il renonça également, avant de l'avoir terminée, à son histoire des antiquités romaines, sur ce qu'il en parut une d'un Italien de Milan, nommé Barthélemy Marliani. Il ne trouva du temps que pour les Papimanes et pour apprendre l'arabe.

LIV

QUELLES étaient ses contenances devant le pape? On en a fait diverses histoires dont la plus répandue est celle-ci : Clément VII, sans être précisément un pantagruéliste, était pour-

tant un des plus savants hommes de son temps; aussi aimait-il fort à s'entretenir avec maître François. Un jour, voulant lui marquer son contentement, il lui demanda quelle chose il désirait le plus.

« Très-saint-père, répondit Rabelais avec un majestueux sourire, puisque telle est votre bonté, je vous prie de m'accorder votre excommunication.

Voilà les assistants ébahis.

— Oui, continue maître François, s'il plaisait à Votre Sainteté de m'excommunier, je m'en retournerais *sain et libre dans ma patrie*. Veuillez m'entendre, saint-père : je suis Français et natif de Chinon, ville insigne, mais ville suspecte; déjà plusieurs membres de ma parenté ont été brûlés. Or, en passant, il y a quelque temps, par la Tarentaise, j'ouïs une bonne femme, ne pouvant allumer un fagot, crier qu'il fallait que, sans doute, il eût été excommunié de la propre gueule du pape, puisqu'il ne pouvait brûler. Je désire avoir les mêmes prérogatives que ce fagot. »

Clément VII fit signe de l'œil qu'il comprenait l'apologue : il aima depuis lors et protégea ce singulier solliciteur.

LV

Mais les nécessités de l'ambassade, après six mois de séjour à Rome, le rappelèrent en France : il apportait, je crois, à François Ier un message du cardinal.

Les biographes racontent à cette occasion l'anecdote qui a donné lieu au proverbe du *quart d'heure de Rabelais*, anecdote invraisemblable, puisqu'on y suppose que Rabelais, si généralement estimé, se serait trouvé sans ressources, à Lyon même, où il avait plusieurs amis riches, entre autres les trois imprimeurs François Juste, Sébastien Gryphe et Dolet. D'ailleurs, c'est ici l'occasion de rapporter ce que dit de lui un ancien commentateur peu favorable, puisqu'il blâma ses écrits. D'après ce commentateur, Rabelais fut un *homme de bon ménage*... Or, suivant l'anecdote en question, ne sachant, faute d'argent, comment gagner Paris, il aurait fait écrire, dans une auberge, par un enfant, sur de petits paquets de cendres : *Poison pour faire mourir le roi ;* puis, arrêté comme criminel d'État, il aurait été, par cette invention, transporté gratis auprès de François Ier,

qui, l'ayant reconnu, aurait ri aux éclats de son stratagème.

Ne nous arrêtons pas à ces fables; la nature ne crée pas de tels hommes pour que nous en fassions un texte à facéties. Précisément parce que le génie de Rabelais est resté enveloppé de tant de ridicules commentaires, tâchons de le mettre à nu.

Son message achevé auprès du roi, il ne séjourna guère à Paris; il revint à Lyon : *ubi sedes est studiorum meorum*, où est le siége de mes études, écrivait-il.

D'abord, il y imprime une traduction qu'il avait faite, avec quelques changements, du livre de Barthélemy Marliani sur la topographie de l'ancienne Rome, et il dédie cet ouvrage au cardinal Du Bellay.

Puis, pour raffermir sa raison contre le spectacle des difformités aperçues en Papimanie, pays d'*Antiphysis* (ennemi de nature), il étudie et professe publiquement l'anatomie. Il avait été, à son retour à Lyon, nommé médecin du grand hôpital. On se représente quelle tâche ce pouvait être en ces temps de peste; mais ces soins avaient du charme pour lui : il se trouvait là dans sa sphère, qui était de guérir, de soulager, d'instruire. Il pansait ses malades, et il venait ensuite verser à tous les trésors de sa science. Il montrait comment la création était apparue en ce

siècle plus vaste que jamais ; et bien des âmes, en l'entendant exposer cette manifestation nouvelle des lois divines, se consolèrent de tant de ruines qui se consommaient ou se préparaient alors.

LVI

Il faisait son cours d'anatomie avec une telle éloquence, il y montrait si bien comment l'homme, construit d'une si savante et si précautionneuse architecture, est un être de prédilection, que la foule accourait pour l'entendre. Dolet suivait ses leçons. Rabelais, un jour, disserta sur un pendu avec tant de chaleur d'âme, il montra si nettement sur ce cadavre le miracle de notre nature, que Dolet s'écria, en sortant, qu'il enviait le sort du pendu, lequel venait d'être l'occasion d'un discours si divin.

Il écrivit cela à maître François dans une ode latine, lui disant qu'il avait, dans sa leçon, comblé d'honneurs la nature humaine. L'illustre imprimeur sentait là véritablement s'écrouler le vieux monde ; il voyait se lever la lumière, et, plein d'espérance, il composait ses beaux vers :

C'est assez vécu en ténèbres,

. . . .

LVII

Des traces de ce cours se retrouvent dans le *Pantagruel;* on voit qu'il y enseignait, outre la grandeur de la création, le respect de la vie, et combien *le sang* est sacré. « Un seul labeur peine ce monde, disait-il, c'est forger sang continuellement. En ce travail, chaque membre a son office propre. La matière est fournie par la nature entière ; c'est le pain, c'est le vin, ce sont les aliments de toute espèce. Pour les trouver et préparer, les mains travaillent, les pieds cheminent et portent toute la machine ; les yeux conduisent, la langue goûte, les dents mâchent, l'estomac reçoit et digère... » Ici, le professeur décrit la formation du sang et le rôle que joue chacun de nos organes ; puis il ajoute : « Quelle joie parmi ces officiers quand, après tant de travaux, de soins et de dépenses, ils voient ce ruisseau d'or ! Chaque membre se prépare et s'évertue de nouveau à purifier, à épurer ce trésor. Le cœur, par ses mouvements diastolique et systolique, le subtilise et enflamme, tellement que, par le ventricule droit, il le met à perfection, et, par les veines, l'en-

voie à tous les membres... L'harmonie des cieux n'est pas plus grande que celle du corps de l'homme. On se perd, on s'égare, quand on entre au profond abîme de ce *microcosme*. Croyez qu'il y a là quelque chose de divin; ce *petit monde* est si bon, que, cette alimentation achevée, il pense déjà à ceux qui ne sont pas encore nés. » Alors Rabelais explique les mystères de la génération, tout cela comme on l'entendait alors, mais si humainement, qu'il grava dans les esprits à jamais cette vérité éternelle : que tout est réglé par des lois.

LVIII

Dolet n'oublia point ces leçons. Dans son cachot, ce furent elles qui lui inspirèrent ces autres vers :

Un homme est-il de valeur si petite,
Est-ce une mouche ou un ver qui mérite
Sans nul égard sitôt être détruit?
Un homme est-il sitôt fait et instruit,
Sitôt muni de science et de vertu,
Pour être ainsi qu'une paille, un fétu,
Annihilé? Fait-on si peu de compte
D'un noble esprit?.....

Rabelais et Dolet, comme amis, s'éclairent l'un

par l'autre. Hélas! le temps n'est pas loin où celui-ci sera brûlé pour avoir mis au jour des livres hérétiques. Mais nous le verrons écrire, plein d'espérance et de joie calme :

Si, au besoin, le monde m'abandonne,
Et si de Dieu la volonté n'ordonne
Que liberté encores on me donne
Selon mon veuil (*vœu*),

Dois-je en mon cœur, pour cela, mener deuil
Et de regrets faire amas et recueil?
Non, pour certain, mais au ciel lever l'œil
Sans autre égard.

Tels étaient les pantagruélistes.

LIX

Si les jours, pour maître François, étaient employés à l'anatomie et aux soins du grand hôpital, il passait les nuits presque entières à étudier l'astronomie, du haut d'un observatoire qu'il s'était fait construire.

Il publia, pour 1535, un nouvel almanach, ce qui ne l'empêcha pas de donner une édition revue et corrigée de *Gargantua* et du premier livre de *Pantagruel*.

LX

PENDANT qu'il étudiait ainsi et enseignait les secrets de nature, la calomnie, *nommée en grec diabolos*, comme il disait, continuait de travailler contre lui. Il sentit du danger à rester plus longtemps éloigné de son protecteur le cardinal Du Bellay; il retourna à Rome vers la fin de 1536. Il était bien aise aussi de connaître un peu le nouveau pape Paul III, Clément VII étant mort. Il adressa au nouveau pontife une supplique dans laquelle il lui demanda trois choses : l'absolution publique de s'être enfui de chez les moines, la permission de pouvoir, au besoin, rentrer dans une abbaye de bénédictins, et l'autorisation d'exercer en tous lieux la médecine gratis, *par piété,* dit-il, aux seules conditions de ne se servir jamais *ni du fer, ni du feu.* Il avait en horreur ces deux éléments, surtout le feu, si mystérieux alors et considéré comme le *purificateur* universel. Un aphorisme d'Hippocrate disait : « Les maladies qui ne pourront être enlevées par le fer, qu'on y emploie le feu. » Les médecins coupaient, taillaient et brûlaient leurs malades.

« Les chirurgiens de notre siècle, dit le médecin allemand Jean Lange, pour avoir vu une fois le boucher éventrer un veau ou un porc, sans aucune notion d'anatomie, s'en vont brûlant et taillant sur le corps des mortels... Leur maxime, c'est qu'*il faut souffrir pour guérir*, et ils ne sont jamais plus satisfaits que lorsqu'ils entendent les hommes de haut parage leur donner cette louange qu'*ils sont durs et sans pitié pour leurs malades.* »

La sainte Inquisition, de son côté, *purifiait* les âmes d'une façon terrible ; mais Rabelais voulut une méthode plus pitoyable, plus humaine. Il ne fut pas sceptique en médecine, comme on l'a dit ; il avait été, au contraire, médecin par le cœur avant de l'être par la science. En présence de tant de malheureux, il avait cru à la possibilité de leur faire du bien, il avait cru en l'art de guérir et de soulager : ce fut la recherche et le but de toute sa vie. Voilà pourquoi il fut maître en cet art divin. Soigner, *avoir cure*, c'était sa mission ; mais aux procédés destructifs des vieilles doctrines il opposa, pour le corps et pour l'âme, les procédés curatifs. Son génie compatissant eût voulu pouvoir composer de toute sa science une panacée pour les pauvres malades. Il fait, de l'exercice de la médecine, dans un de ses prologues, une sorte de magistrature et de sacerdoce ; mais il demande, comme

première condition pour guérir, que le cœur de celui qui l'exerce soit sain. Les malades semblent seuls l'occuper; c'est pour eux qu'il écrit son livre, parce qu'il sait que la plupart des hommes sont malades des fatigues et des vertiges de l'esprit; il rend le calme à leur sens en leur révélant l'harmonie de ce grand spectacle du monde. Tel est le but de ses écrits; mais, hélas! *les cafards et calomniateurs* déjà ont enlevé ses premiers livres *aux malades, aux goutteux, aux infortunés pour lesquels en leur mal esjouir il les avoit faicts et composés.*

Que demande-t-il donc au saint-père? D'être le libre infirmier du genre humain.

Dans le temps même où la papauté venait de vendre au monde la permission de pécher, Rabelais ne lui demandait que l'autorisation de guérir.

LXI

Le voilà de nouveau en route pour Rome, avec sa supplique. Il y arrive gaiement et disposé, le mieux du monde, à jouir des fêtes que l'on préparait pour l'entrée solennelle en Papimanie de l'empereur Charles-Quint. *Vrai*

Dieu! quelle chère nous fîmes! dit-il. D'ailleurs, quelle bonne fortune, pour maître François, de pouvoir contempler en personne ce vivant Picrochole! Il s'intéressait plus que personne aux destinées de ces deux fantômes du temps : Charles-Quint et Soliman. Souvent il rassura ses amis sur l'avenir de l'Europe contre leur invasion, et prophétisa la ruine de leurs empires.

Avant de partir cependant, tout indique qu'il alla revoir sa Touraine, passer quelques jours dans la maison paternelle; car, même après la mort de son père, il y retourna tous les ans, autant que cela lui fut possible. Le cabaret de *la Lamproie* lui appartenait en propriété; il s'y était réservé une chambre et sa part du jardin. Jusque dans ses dernières années, il ne laissa jamais s'écouler un automne, lorsqu'il était en France, sans y venir assister aux vendanges et jouer à la boule avec les *beuveurs,* ses antiques amis. Puis, de Chinon, il allait au clos de la Devinière revoir ses braves vignerons et goûter avec eux le petit vin pineau, qui, d'année en année, lui paraissait meilleur.

En passant, il visita sans doute le noble abbé Ardillon, alla revoir son ermitage de Legugé, et faire ses adieux au bon d'Estissac. Il promit fort à l'évêque de lui écrire sur tout ce qu'il observerait à

Rome, comme aussi d'envoyer à Mme d'Estissac, sa mère, des salades de Papimanie, les plus digestives du monde, pour l'estomac de monseigneur. Il devait y joindre, pour le jardin de Legugé, quelques fleurs inconnues en France. Il tint parole, et c'est par lui, en effet, à cette occasion, qu'ont été importés la romaine, les artichauts, les œillets d'Alexandrie, plusieurs espèces de melons et citrouilles, etç.

Mais, outre des salades et des fleurs, le bon évêque eût été fort curieux que maître François lui pût envoyer le chapeau de cardinal, avec le titre de légat. En se disant adieu, ils causèrent un peu de cela, et c'est de quoi, dans sa correspondance, Rabelais devait tenir au courant monseigneur d'Estissac, outre ses propres affaires à lui, et tout ce qu'il pourrait apprendre touchant le pape, l'empereur, le roi et le sultan des Turcs.

LXII

CHEMINANT tranquillement pour Papimanie, le bon médecin s'étonnait des longues files de pèlerins, pâlis de fatigue et de maladies, qu'en tous lieux il apercevait pieds nus et le bâton à

la main. Ils allaient, pour être garantis de la peste, en pèlerinage à Saint-Adrien ou à Saint-Sébastien. La peste était quasi permanente en ces temps. D'ailleurs, l'Europe tout entière n'était qu'un champ de bataille, et, le long des chemins, il n'était pas rare de rencontrer des hommes blessés et mourants. Souvent Rabelais leur prodigua ses soins. Lorsqu'il trouvait quelque troupe de pèlerins faisant la sieste sous un arbre, ému de pitié pour leur crédulité, cette triste maladie de l'âme, il s'arrêtait avec eux, leur demandait d'où ils venaient. « Nous venons, répondaient-ils, de Saint-Sébastien; nous allions lui offrir nos vœux contre la peste. — O pauvres gens! estimez-vous que la peste vous vienne de saint Sébastien? — Oui, vraiment; nos prédicateurs nous l'affirment. — Oui, les faux prophètes vous annoncent ces abus! Ils blasphèment en telle façon les justes et saints de Dieu, qu'ils les font semblables aux diables, qui ne font que mal entre les humains. (Hélas! pensait-il en lui-même, Homère aussi a écrit que la peste fut mise en l'armée des Grecs par Apollon!) Ainsi prêchait un cafard, dans mon pays, que saint Antoine mettait le feu aux jambes, saint Eutrope faisait les hydropiques, saint Gildas les fous, saint Genou les gouttes. Je m'ébahis si notre roi les laisse prêcher par son royaume de tels scandales; car ils sont plus à

punir que ceux qui, par magie ou autrement, auraient mis la peste dans le pays. La peste ne tue que les corps; mais tels imposteurs empoisonnent les âmes.

« Mes amis, ne soyez plus, à l'avenir, si faciles à ces vains et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun en son état, instruisez vos enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apôtre saint Paul. Ce faisant, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints, et n'y aura plus ni peste, ni mal qui vous puisse véritablement nuire. »

LXIII

Il retournait auprès du cardinal ambassadeur, non plus seulement comme médecin, mais encore comme secrétaire et bibliothécaire de l'ambassade. Ces titres furent sa force auprès du pape pour obtenir ce qu'il demandait dans sa supplique. Aussi son affaire alla très-bien et *gratis*, et n'eut à subir que quelques lenteurs pour les formalités. Son attente dura depuis novembre jusqu'en février; mais il ne s'ennuyait pas à Rome, et il était résolu de n'en pas partir qu'il n'y eût vu l'entrée de Charles-Quint.

Quant au titre de légat pour monseigneur l'évêque de Maillezais, il ne put l'obtenir, parce que le roi proposait le cardinal de Lorraine, parce que le cardinal Du Bellay se proposait lui-même, et parce que le pape ne voulait pas qu'il y eût de légat en France.

En revanche, les détails qu'il lui envoie sur l'empereur, sur le pape et sur le Turc, sont admirables. L'embarras de Paul III est une comédie des plus gaies. Il lui faut, pour coucher l'empereur, trois mille lits, et il n'y en a plus dans Rome depuis le sac des lansquenets. Le saint-père fait des provisions comiques de foin, de paille, d'avoine, d'orge et de vin. *Je pense qu'il lui coûtera bon, dont il se passât bien en la pauvreté où il est, qui est grande et apparente plus que en pape qui fut depuis trois cents ans en ça.*

Ce pauvre pape n'en est pas moins résolu à faire à l'empereur la plus magnifique réception. Il lui envoie ambassadeur sur ambassadeur; mais ces ambassadeurs ne coûtent rien. Pour l'entrée du visiteur formidable, le bonhomme Paul III fait percer, tout au travers de la ville éternelle, une rue immense qui passe sous les arcs triomphaux de Constantin, de Vespasien, de Titus, de Numetianus et autres. Elle passe à côté du palais Farnèse, devant le palais Saint-Marc et sous le château Saint-Ange.

Pour percer ce chemin, « on a démoli plus de deux cents maisons et trois ou quatre églises raz terre, ce que plusieurs interprètent à mauvais présage. C'est pitié de voir la ruine des maisons qui ont été démolies, et n'est fait payement ne récompense aucune ès seigneurs d'icelles. »

Pour subvenir au reste, le saint-père, *proprio motu, de plenitudine potestatis,* impose une taxe aux cardinaux, aux officiers courtisans, aux artisans de la ville et jusqu'aux porteurs d'eau. Aussi, Sa Sainteté voudrait-elle de bien bon cœur que l'empereur ne vînt jamais.

Mais comment ne le recevrait-on pas avec les plus grandes marques de joie, lorsqu'on songe que lui seul peut servir de rempart contre le Turc, qui a *juré ses bons dieux* de venir ravager toute la chrétienté au printemps prochain?

Le plaisant de cette comédie impériale et papale, c'est que l'empereur n'est guère plus riche que le pape. Le pauvre homme en est aux expédients, bien plus encore que le saint-père. Heureusement, il leur vient de bonnes vaches grasses à l'un et à l'autre : « Aujourd'hui matin est retourné ici le duc de Ferrare, qui était allé par devers l'empereur à Naples. Je n'ai encore sçu comment il a appointé touchant l'investiture et reconnaissance de ses terres. Mais

j'entends qu'il n'est pas retourné fort content du dit empereur. Je me doute qu'il sera contraint mettre au vent les écus que feu son père lui laissa; et le pape et l'empereur le plumeront à leur vouloir, d'autant mieux qu'il a refusé le parti du roy... L'empereur a faute d'argent et en cherche de tous côtés, et taille de tout le monde qu'il peut et emprunte de tous endroits. Lui, étant ici arrivé, en demandera au pape, c'est chose bien évidente; car il lui remontrera que il a fait toutes ces guerres contre le Turc et Barberousse pour mettre en sûreté Italie et le pape, et que force est que il y contribue. Le dit pape répondra que il n'a point d'argent, et lui fera preuve manifeste de sa pauvreté. Lors l'empereur, sans qu'il débourse rien, lui demandera celui du duc de Ferrare, lequel ne tient qu'à un *fiat*. Et voilà comment les choses se jouent par mystères. »

Mais *patience! patience!* comme disait Panurge, voici venir un nouveau personnage dans la comédie, c'est le grand Sophi de Perse. Que fait-il? *Ce qu'il fait, mes bonnes gens?* Il vous bat monsieur le Turc, met son armée dans la plus épouvantable déroute qui se soit jamais vue, et, par ainsi, se trouve ébranlé le grand épouvantail, et « l'empereur est hors cette peur qu'il avoit que le dit Turc ne vînt en Sicile, comme il avoit délibéré, à la primevère; et se peut

tenir la chrétienté en bon repous d'ici à longtemps; et ceux qui mettent les décimes sur l'Église, *eo pretextu* qu'ils se veulent fortifier pour la venue du Turc, sont mal garnis d'arguments démonstratifs. »

Les détails sur la personne du pape et sur ses prédécesseurs ne sont pas moins curieux, surtout sur Alexandre VI, qui avait fait peindre dans la chapelle de son palais, au-dessus du maître-autel, au lieu de l'image de la Vierge, le portrait de sa maîtresse.

Quant au pape actuel, il le connaît bien. C'est un brave homme, méticuleux s'il en fut et de bonne intention, mais qui a peur de tout, même des astrologues, et qui rend toute la ville peureuse comme lui : « Je vous envoie un livre de pronostics duquel toute cette ville est embesognée, intitulé : *De eversione Europæ*. De ma part, je n'y ajoute foi aucune. Mais on ne vit oncques Rome tant adonnée à ces vanités et devinations, comme elle est de présent. Je crois que la cause en est

Mobile mutatur semper cum principe vulgus.

(Souvent le peuple suit l'égarement du prince.)

Telle était la correspondance de maître François; on y sent, outre son intelligence des grandes affaires, qu'il aimait à se mettre chaque jour le monde entier sous les yeux, et qu'il fut le contemplateur assidu de

l'histoire. C'est ainsi qu'au prologue du livre IV on le voit exposer ce drame immense de son siècle. Ailleurs, il nous montre comment les destinées, tout à coup agrandies, du genre humain, font entrer les dieux du vieil Olympe *en pensement nouveau et tédieux.* Mais ils sentent qu'*à cette destinée ils ne peuvent contrevenir, car elle est passée par les mains et fuseaux des sœurs fatales.*

Au chapitre XLI du livre III, il expose toutes les batailles que les rois sont en train de livrer sur la terre :

François Ier contre Venise.

L'empereur contre les Suisses.

Le roi d'Angleterre contre l'Ecosse.

Le pape contre Ferrare.

Le Turc contre le Sophi.

Les Tartares contre les Moscovites.

Peut-être se demandait-il s'il n'y avait pas, aux mouvements si variés de l'histoire, une loi d'harmonie, comme à la formation du sang dans nos veines, comme au roulement des astres sur nos têtes, comme à la croissance du moindre brin d'herbe.

LXIV

L'HIVER passé, il quitte Rome, revient en France avec le bref papal. C'était une réponse aux sots : cela lui eût suffi; mais, d'un autre côté, ces bulles du pape, au milieu de la chrétienté en proie aux moines, étaient pour lui une sorte de sauf-conduit.

Et ne croyez pas que de telles précautions lui fussent inutiles; l'auteur du *Pantagruel* ne pouvait, en effet, manquer d'avoir des ennemis nombreux : il en eut non-seulement dans la partie ignorante et fanatique du clergé, mais aussi parmi les promoteurs de la Réforme naissante. De ce côté, on ne lui pardonnait guère sa rupture avec Calvin, dont il avait été l'ami dans sa jeunesse, et en compagnie duquel (nous l'avons vu) il avait pris, l'un des premiers en Europe, des leçons de grec de Lascaris. Mais Rabelais avait très-bien aperçu les germes d'un nouveau fanatisme en celui qui devait un jour brûler Servet. Il fut donc pour les esprits étroits dans les deux camps un personnage suspect.

M. Louis Paris a publié dans son *Cabinet historique* (décembre 1858, page 348) une lettre inédite jusque-là, et maintenant encore fort peu connue, adressée de Lyon par le cardinal de Tournon au chancelier Antoine du Bourg, entre 1535 et 1538. On y voit que Monseigneur l'archevêque ne se faisait pas faute d'intercepter et d'ouvrir la correspondance de Rabelais; en revanche, la postérité ouvre et lit à son tour les lettres du cardinal.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas!

Voici donc ce qu'écrivait le prélat au chancelier du Bourg :

« Monsieur, je vous envoie une lettre que Rabe-
« lezus escripvoyt à Rome, par où vous verrez de
« quelles nouvelles il advertissoit un des plus mau-
« vais paillards qui soient à Rome; je luy ay faict
« commandement que il n'eust à bouger de ceste
« ville jusqu'à ce que j'en sceusse votre voulonté, et
« s'il n'eust parlé de moy en la dite lettre et aussi
« qu'il s'advoue au roy et royne de Navarre, je
« l'eusse faict mettre en prison pour donner exemple
« à tous ces escripveurs de nouvelles. Vous m'en
« manderez ce qu'il vous plaira, remettant à vous

« d'en faire entendre au roy ce que bon vous en « semblera.

« F., cardinal de Tournon.

« De Lyon, ce X d'aoust. »

Rabelais, grâce à la protection du cardinal Du Bellay, put éviter cette tracasserie et sortit de Rome sain et sauf, mais il revint, cette fois, non plus à Lyon, Dolet n'y avait pu rester, la calomnie l'avait chassé, emprisonné; il retourna s'établir à Montpellier, et s'y fit définitivement recevoir docteur en médecine, au mois de mai 1537. Maître François ne rapportait point d'Italie les fureurs sombres de Martin Luther; pourquoi cela? Parce que, dans la cité immense des Césars et de Léon X, où Luther n'avait vu que l'Église papale, maître François avait vu l'univers; parce que, de sa soif ardente, il y avait *humé*, pour ainsi dire, tous les souffles du monde. Cependant chaque fois qu'il en revint il fut bien aise aussi, contre l'horrible ivresse d'*Antiphysis*, de se raffermir au spectacle de la nature. Pendant tout cet été de 1537, il fit un cours public sur les pronostics d'Hippocrate, et continua, l'année suivante, par un nouveau cours d'anatomie.

Ses anciens auditeurs, ses amis, ses condisciples

de Montpellier, accoururent pour l'entendre. Ils furent bien étonnés de voir que, déjà, ce n'était plus le jeune et ardent docteur d'autrefois, celui qui jouait avec eux la comédie, mais un philosophe plein de sagesse et d'expérience. Il était dans sa cinquante-cinquième année ; sa barbe grise, son visage austère, ne le montraient que trop. Mais le cœur ne vieillissait pas : en tous lieux, en tout temps, sur tous les sujets évoquant la lumière, il recherchait le vrai Dieu dans ses œuvres..... Cependant la persécution contre tous les chercheurs allait croissant. Maître François, au milieu des menaces, continua ses études avec calme, répétant peut-être en souriant le mot d'un ancien Père : « Laissez-moi voir, ô mon Dieu, la beauté de votre visage. »

Le bref papal, en le protégeant pour son passé, ne le mettait pas à l'abri de la calomnie ; il sentit qu'il ne pouvait rester ainsi longtemps séparé de tout protecteur ; que, loin du cardinal, il n'y avait de sûreté pour lui qu'auprès du roi. Il part pour Paris. Paris, le voisinage de la cour, était encore le plus sûr asile pour ces représentants de la liberté future du genre humain. Dolet, plus persécuté que jamais, venait aussi de s'y installer. Mais que leur destinée fut différente ! Il est vrai qu'en Dolet on croyait voir vivante la terrible machine qui, du pays damné de Gutenberg

et de Luther, se répandait par toute la terre, dissipant les ténèbres et menaçant de ne pas laisser en Europe un petit coin obscur où se pussent retirer tant de bons moines accoutumés à vivre, dans la nuit, avec les pharisiens, pattes-pelues, harpies, tous corrupteurs des hommes, tous mangeurs des peuples, tous passés maîtres en diabolologie.

LXV

Le temps était terrible : les bûchers succédaient sans fin aux bûchers ; tout servait de prétexte aux plus affreux supplices : hérésie, sorcellerie, magie, démonolâtrie, possessions, obsessions, on punissait de mort jusqu'aux troubles de l'âme. Ceux qui étaient atteints de maladies étranges, on les brûlait (le diable était en eux) ; on jetait au feu les fous, sous prétexte que, l'âme étant partie, on devait rendre le corps aux éléments. On brûlait jusqu'aux mélancoliques. Des villages entiers se trouvèrent dépeuplés. Sous le seul règne de François Ier, cent mille sorciers furent déférés à la justice. Quelle justice, grand Dieu ! quand on songe qu'un juge faisait le vœu de voir cette foule innombrable de prétendus

sorciers réunis en un seul corps *pour les faire brûler tout à une fois en un seul feu!* Les enfants, quel que fût leur bas âge, étaient compris dans les procédures; seulement, le même juge pensait que, *par bonté d'âme,* on pouvait *se contenter de les étrangler.*

Ce n'était pas assez de l'innocence humaine, il leur fallait l'innocence des bêtes; leur fureur de juger, de damner et condamner s'étendit (on hésite à le dire) jusqu'aux insectes. On vit des tribunaux, frappés de vertige, condamner à l'excommunication des chenilles, des limaçons et des rats! On croit rêver; l'histoire cependant a conservé des traces de ces aberrations du pauvre esprit humain.

A Troyes, sentence est rendue contre des chenilles, en ces termes: « Parties ouïes, faisant droit sur la requête des habitants de Villenoce, admonestons les chenilles de se retirer dans six jours, et, faute de ce faire, les déclarons maudites et excommuniées. »

A Grenoble, même arrêt contre des limaces. Dans l'évêché d'Autun, les rats s'étaient multipliés d'une manière terrible: procès leur est intenté, assignation de *comparoir;* ils firent défaut, on les excommunia.

S'ils n'eussent joué que ces comédies, c'eût été bien; mais il faut voir le portrait que Rabelais nous a laissé d'eux dans le chapitre des *chats fourrés: ils mangent les petits enfants..., ils brûlent, écar-*

tellent, décapitent, meurtrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout, sans distinction de bien et de mal.

On comprend, avec de tels juges, si Rabelais pouvait craindre, s'il avait trop de la protection papale et royale. D'un jour à l'autre, il pouvait lui venir quelque accusation étrange de magie ou de lycanthropie.

A Paris, cependant, il lui fallait un asile; il demanda d'entrer comme prébendier à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés. Quelques docteurs prétendirent que Rabelais n'ayant pas profité immédiatement de l'autorisation de rentrer dans un monastère, que n'ayant pas même repris l'habit religieux depuis deux ans que ces bulles de réhabilitation lui avaient été délivrées, il ne pouvait être admis à Saint-Maur que sur un nouveau bref du pape. Heureusement, par l'intermédiaire du cardinal, il l'obtint très-vite, et entra à l'abbaye, se décidant enfin, cette fois, à revêtir l'habit de Saint-Benoît.

LXVI

Saint-Maur, dont il nous a laissé l'éloge dans le *Pantagruel*, n'était plus une tanière à moines, semblable à celles du temps jadis; le souffle nouveau qui parcourait la terre avait déjà changé bien des choses : mœurs, langues, institutions, rapports des peuples entre eux, sciences, doctrines religieuses, tout avait soif de réformes. Aux yeux mêmes des contemporains, le monde paraissait renaître... Ce mouvement de *renaissance* avait pénétré jusque dans certains monastères : Saint-Maur était de ce nombre. Aussi Rabelais nous dépeint-il ce séjour comme *un paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices, et tous honnêtes plaisirs d'agriculture et vie rustique.* Mais il faut dire que l'abbé de ce monastère était le cardinal Du Bellay; qu'il en faisait, lorsqu'il n'était pas en ambassade, le lieu habituel de sa résidence, et qu'il y avait fait bâtir, par l'architecte Philibert Delorme, un magnifique château à l'italienne.

C'est là que Rabelais transporta sa riche biblio-

thèque, ses manuscrits, ses papiers, ses collections, ses instruments scientifiques. Il retrouva, dans cette retraite, la vie de Legugé, mais agrandie de combien d'années d'expérience, d'études et de voyages! Plus souvent encore qu'autrefois, il alla, de Saint-Maur, visiter ses amis; ses promenades les plus habituelles étaient en Touraine, en Poitou, en Normandie.

Il venait là pantagruéliser chez le roi d'Yvetot. Ceci n'est pas une plaisanterie : la royauté d'Yvetot appartenait à cette époque à l'un des quatre frères Du Bellay. Il allait aussi chez l'évêque du Mans, René Du Bellay, qui aimait la physique. Ils faisaient, maître François et lui, des conversations, des recherches, des expériences sans fin, et on les eût pu prendre, dans leur évêché, pour deux nécromanciens.

Comme autrefois, tout entier à ses amis, il écrivit, à Saint-Maur, les ruses de guerre de Guillaume Du Bellay, chevalier de Langey, le même dont il a raconté la mort avec tant de respect dans le *Pantagruel.* Depuis qu'il devait au cardinal d'avoir pu connaître la ville éternelle, on voit combien il lui était resté dévoué, ainsi qu'à ses frères; car non-seulement il avait vu Rome, mais il l'avait vue avec l'ambassadeur; il avait été initié à la politique du Saint-Siége. Aussi comme il remercie bien de cela le noble cardinal dans l'épître dédicatoire placée en

tête du livre de Barthélemy Marliani! Il voudrait immortaliser son généreux ami : *Puis-je vous remercier,* lui dit-il, *autrement que par un tel honneur?* Ce que depuis mon enfance je souhaitais le plus, c'était de voir l'Italie, de connaître la capitale du monde; votre généreuse bonté a comblé mon désir. Non-seulement j'ai vu Rome, mais je l'ai vue avec vous, je l'ai vue dans le gouvernement des affaires pendant votre glorieuse ambassade. »

Il espérait, je crois, finir ses jours à Saint-Maur: on voit qu'il s'y était arrangé pour cela. L'évêque du Mans eut beau le nommer, dans son diocèse, curé de Saint-Christophe-du-Jambet, il n'y alla pas, et s'y fit remplacer par un coadjuteur. D'ailleurs, pour ce qu'il lui restait à publier il avait besoin de ce refuge de Saint-Maur, protégé par la puissance royale; il faut considérer qu'il était plus que sexagénaire, qu'il ne lui suffisait plus d'habiter par l'esprit des régions éthérées, qu'il fallait au vieillard un lieu de repos et de paix.

LXVII

Livré plus que jamais à l'étude sous les beaux ombrages de Saint-Maur, ses amis attendaient de lui une œuvre de haute portée philosophique et religieuse; ses conversations, d'ailleurs, depuis quelque temps semblaient indiquer cela. Tous les grands esprits (ainsi que l'atteste un distique célèbre de Théodore de Bèze) avaient les regards vers lui. Que ne pourra pas faire un tel homme dans les choses sérieuses, disait-on, lui qui, seulement en jouant, a écrit un si admirable livre? Il faut citer parmi ceux qui espéraient ainsi en Rabelais le futur chancelier de l'Hospital, alors conseiller au parlement de Paris; mais l'auteur du *Pantagruel* les trompa, ne devint point sérieux, et continua de rire.

Parce que rire est le propre de l'homme, parce qu'il faut, disait-il, en éclairant le monde brûler les brûleurs dans les flammes de l'esprit. Et qu'est-ce que l'esprit, sinon la joie de l'homme? L'esprit est le *consolateur* du monde; comment la joie n'habiterait-elle pas avec lui? Si l'esprit nous illuminait

mieux, tous nous serions saisis d'un rire olympique au spectacle de l'impuissance des diables, et à voir combien ce monde, et chacun de nous, est précautionneusement entouré des soins de la Providence. N'en croyons pas un instant qui passe dans une éternité. Le gouvernement de ce monde n'est abandonné ni aux méchants, ni au hasard, ni au diable : il est tout entier aux mains du Père universel, organisateur et conservateur de tout être et de toute vie. Erreurs, fureurs, aveuglement des âmes, maladies terribles, sans doute ; mais ayons confiance au médecin suprême, à celui qui est bon par-dessus tous, et qui a la nature entière et tous ses secrets, et l'éternité pour guérir.

Outre les raisons de sûreté, un autre motif l'eût retenu à Saint-Maur : Tiraqueau, qui semble avoir été toujours l'ami le plus cher à son cœur, venait d'être nommé conseiller au parlement de Paris ; cela les rapprochait l'un de l'autre. Jean Bouchet avait été nommé au même parlement, et ils étaient heureux de retrouver ensemble un souffle de leur jeunesse. Rabelais fut toute sa vie le centre des libres penseurs ; mais il ne donna point à leur association d'autre base que l'amitié. Leur règle consistait à s'aimer les uns les autres. Tout ce qui était de lui ou à lui ne semblait exister que pour ses amis ; jusque

dans les moindres choses on en retrouve la trace. Ainsi, sur chaque volume de son admirable bibliothèque, il avait inscrit cette devise, qu'on eût pu lire jusque dans son cœur : *Francisci Rabelæsi medici* και των αυτου φιλων (*à François Rabelais, médecin, et à ses amis*).

Ce qui l'attirait surtout auprès de Tiraqueau, c'est qu'il trouvait chez lui une famille, famille patriarcale, comme il l'eût aimée pour lui-même. Le docte et bon Tiraqueau avait vingt-six enfants, sans compter les enfants des enfants, qui commençaient à naître, et auxquels Rabelais faisait tant de beaux contes !...

La nomination de Tiraqueau à Paris et de Jean Bouchet nous montre que l'humanité commençait d'avoir quelques représentants parmi les parlements. Cependant les affreux bûchers continuaient, malgré Tiraqueau, l'Hospital et quelques autres. Rabelais put entendre, de Saint-Maur, les cris de Dolet, brûlé sur la place Maubert, à l'âge de trente-sept ans; il put lire les nobles vers qu'il adressa en vain à ses juges, du fond de son cachot :

> Que me veut-on? . . . .
> Suis-je un loup gris ? suis-je un monstre sur terre,
> Pour me livrer une si rude guerre?
> Suis-je endurci en quelque méchant vice,

Pour me traîner si souvent en justice?

. . . .

. . . .

Quand on m'aura ou brûlé ou pendu,
Mis sur la roue et en cartiers fendu,
Qu'en sera-t-il? Ce sera un corps mort.
Las! cependant, n'aura-t-on nul remord
De faire ainsi périr cruellement
Un qui en rien n'a forfait nullement?

. . . .

Oui, ce ne sera qu'*un corps mort,* héroïque martyr; mais ton âme, sortie immortelle du milieu des flammes, aura son refuge dans l'âme de tes amis, dans l'âme de tout un peuple. Rabelais, à cet horrible spectacle, anticipant de trois siècles, s'écriera, montrant la caverne des *chats fourrés:* « Quand leur cabale sera *manifestée au peuple*, il n'est orateur si habile, loi si draconienne, magistrat si puissant, qui le puisse empêcher de *les faire tous vifs là dedans leur rabouillère félonnement brûler.* Ah! s'il en devait être autrement, s'écrie-t-il, *que la foudre du ciel en cendre les réduyse, puisque les humains tant sont au cœur endurcis que le mal parmi eux advenu, advenant et à venir, ne recordent, ne sentent, ne prévoient de longue main, ou, le sentans, ne osent et ne veulent ou ne peuvent le exterminer.* »

LXVIII

Je ne parle point d'un nouvel almanach qu'il publia vers la fin de 1545, afin d'arriver tout de suite à dire que, l'année suivante, après le supplice de Dolet, il eut le noble courage d'imprimer le troisième livre de *Pantagruel.*

Il faut lire ce livre, je n'en donne point l'analyse; d'ailleurs, tout s'y passe en conversations : point de voyages, point de guerres; il y est dit seulement, au premier chapitre, que Pantagruel, maintenant roi d'Utopie et roi de Dipsodie, a transporté une colonie d'Utopiens chez les Dipsodes; que Panurge a été créé par lui châtelain de Salmigondin; que, là, M. le châtelain, achetant cher, vendant bon marché, mangeant son blé en herbe, a trouvé le merveilleux moyen de créer quelque chose de rien, en formant *beaux et bons créditeurs.* Le reste du livre est employé en délibérations sur le mariage de Panurge. *Voudriez-vous*, dit-il, *qu'ainsi seulet, je demourasse toute ma vie sans compaignie conjugale? Vous savez qu'il est écrit :* VÆ SOLI! (MALHEUR A L'HOMME SEUL!) Mais, de l'humeur dont il est, il aura

peut-être, dans le ménage, tant de chagrins! — Donc, doit-il ou non prendre femme? Il entremêle l'une et l'autre réponse de tant de *si* et de *mais* que le sage Pantagruel lui-même ne sait plus que résoudre. Les quatre facultés sont tour à tour interrogées sur ce point, et les sorts et les songes, et la sibylle de Panzoust, et le médecin Rondibilis, et les fous et les sages; on interroge jusqu'aux muets. Enfin on se résout à mettre à la voile pour le grand voyage vers la *Dive-Bouteille*, qui seule peut donner réponse à cet insoluble problème.

Pour la première fois, sans être arrêté par rien, il avait osé mettre son nom à son livre : un déluge de fureurs, de calomnies, d'accusations, tomba sur lui, mais n'altéra pas sa sérénité. Bravant *cette hideuse, morveuse, caterrheuse, vermolue cagotaille*, il se mit à raconter, au milieu de leurs cris, le voyage du bon Pantagruel aux îles de Tohu et de Bohu, aux îles de Nargues et de Zargues.

Des commentateurs ont dit que la raison parle dans Rabelais le langage de la folie; ô mes amis, n'en croyez rien! Son œuvre est sans doute une bouffonnerie sans exemple, car c'est la comédie la plus vaste et la plus variée qu'il y ait jamais eu. Les personnages y sont en nombre infini; tous sont évidemment un peu troublés du cerveau, tous ont

leur folie; mais chacun d'eux parle admirablement le langage de sa passion.

Un seul personnage tient parmi eux le langage de la sagesse, c'est le grand, le bon, le divin Pantagruel. Qui a vu que jamais chez celui-là la raison ait parlé le langage de la folie? Il parle au milieu de la folie de son entourage; il subit les interruptions les plus diverses et les plus inattendues; mais jamais ni Platon, ni Socrate, ni personne, n'a parlé avec plus d'élévation, de droiture et de conscience.

Rabelais met en scène comme jamais personne ne l'a su faire la folie générale, mais tout cela est présidé, guidé par la sagesse suprême. Aussi la nef pantagruélique ne peut-elle périr, l'éternité lui est assurée. Vico disait au siècle dernier : Je me sens assis sur un trône de diamant. C'est en lisant l'œuvre de Rabelais qu'on peut éprouver un sentiment analogue. Les qualités divines nous y sont en effet si bien montrées, et dans la nature et dans l'homme, que nous nous sentons animés et pour ainsi dire sanctifiés d'une parcelle de l'infinie sagesse et de l'infinie bonté.

S'il restait au lecteur quelques doutes sur cette haute portée morale et religieuse de l'œuvre de Rabelais, je ne me contenterais pas de le renvoyer au *prologue* de Gargantua, où l'auteur lui-même dit si

bien : « Posé le cas qu'au sens litéral vous trouvez matières assez joyeuses... toutefois pas demourer là ne fault, » je rappellerais ceci : un des plus fervents amis de Rabelais, un des plus assidus aux réunions pantagruéliques, Jean Bouchet, dans un poëme en vers, intitulé : *le Traverseur de voies périlleuses,* nous a laissé voir parfaitement quelle était la pensée des *pantagruélistes*. Dans le temps même où Rabelais écrivait le récit des pérégrinations de Pantagruel et de ses compagnons, Jean Bouchet, qui, très-probablement, trouva trop bouffon ce voyage à travers toutes les philosophies, toutes les religions et toutes les sociétés, se mit à le refaire en vers et de façon, selon lui, plus sérieuse, sous ce titre du *Traverseur de voies périlleuses*. Nous y voyons d'abord qu'il y a du bon en tout homme :

Car Dieu, tres bon, tres juste et bénédict,
Fait tout en soi par compas et mesure,
Et n'a laissé l'humaine créature,
Qu'il aime tant, sans lui avoir donné
Quelque vertu et don bien ordonné.

Les vers sont lourds et sans grâce, mais vous y retrouvez la pensée hardie et nouvelle, que l'homme n'est pas une créature maudite, que l'élément divin réside au fond de sa nature.

Nous voyons ailleurs apparaître la liberté et le respect de la conscience individuelle :

Dieu tout-puissant est le seul scrutateur
Des volontés.....

La force de Rabelais, c'était d'avoir banni la peur. Il l'avait, dans son âme, remplacée par l'éternel éclat de rire; nous retrouvons une preuve de cela dans sa devise grecque Αγαθη Τυχη συν Θεω. Eh bien! Jean Bouchet, son ami, son disciple, lui aussi nous dira :

Chasse la peur. . . . .
. . . . . . et tes sens diligents
Mets en avant pour les choses secretes
Manifester par loyaux interpretes.

J'ai parlé de la nécessité, très-bien comprise par les pantagruélistes, de créer une littérature pour le peuple, et de n'employer pour cela que la langue vulgaire; Jean Bouchet nous avoue qu'il a composé son livre :

Non en forge subtile,
Non en langage affecté, mais en style
Aisé et gros, affin que simples gens
L'entendent mieux : ce n'est pour les Régens
Ni pour les Clercs de bonnes et grans lettres,
Mais aux amis de ses vulgaires mettres.

Les *vulgaires mettres* de Jean Bouchet sont de

nos jours tout à fait illisibles; mais il était bon d'y jeter un coup d'œil, et de leur demander quelques renseignements sur les tendances morales de Rabelais et de son entourage. Ils nous ont, je crois, sur ce point, suffisamment édifiés.

Continuons donc notre examen des *prouesses espoventables* de *Pantagruel*, et remarquons qu'à partir du IIIe et plus encore du IVe livre, la sagesse de Pantagruel est devenue plus inaltérable; pas une parole légère sur ses lèvres. A mesure qu'il s'éloignait de ses jeunes années, Rabelais faisait vieillir avec lui ses personnages. Hélas! les cheveux de Panurge lui-même avaient blanchi. Qu'ils étaient loin, en effet, ces souffles de jeunesse, ces temps heureux où l'aurore du jeune Pantagruel semblait se lever avec l'aurore du monde! Le sage contemplateur les avait vus disparaître ces parfums des Florides apportés par Colomb, et ces joies de l'imprimerie naissante et de l'antiquité retrouvée, et du premier éveil des sciences... Il y avait dans l'air, au temps où nous sommes, des pressentiments funèbres. Tous ces bûchers, qu'était-ce, sinon les feux précurseurs de la Saint-Barthélemy? Cependant, malgré les années, Panurge et frère Jean, de livre en livre, augmentent en folie et en fougue; on ne sait quel flot de révolte s'élève de leur âme... Toute pa-

role sérieuse de Pantagruel est emportée par leurs bouffonneries quelquefois terribles.

LXIX

PENDANT qu'il prépare la suite de son *Pantagruel*, la rage des bigots, leurs injures, leurs calomnies répétées, imprimées, prêchées publiquement, devinrent si violentes, que Rabelais finit par s'attrister. Il se voyait attaqué non-seulement par les moines, mais par tous ceux qui, pour défendre leurs doctrines, ne rougissaient pas de répandre le sang (ce sang, fruit des efforts de la nature entière). Calvin lui-même dénonça Rabelais à la haine de ses sectateurs. Mais il n'y a que les adorateurs des faux dieux, disait Rabelais, qui veuillent maintenir leur culte sur la ruine de ce qui est la vérité vivante. Ils brûlent le plus beau livre de Dieu, qui est l'homme, pour conserver leurs doctrines éphémères. Mais la doctrine des doctrines, la loi suprême, le verbe divin, a-t-il donc besoin d'eux et de leurs barbaries pour se maintenir éternel? Comme il lisait alors, plus que jamais, l'Écriture sainte, il aimait à s'arrêter sur ces paroles de Job :

Numquid Deus indiget vestro mendacio, ut pro illo loquamini dolos? — Numquid faciem ejus accipitis, et pro Deo judicare nitimini? (Dieu a-t-il besoin de votre mensonge, et que, pour le défendre, vous ayez recours à ces fraudes? — Prétendez-vous protéger Dieu, et serait-ce à le favoriser que tendent vos manœuvres?)

Cependant, les plus doctes, les plus grands personnages, toute la cour et François Ier lui-même, se prononcèrent pour Rabelais. En reconnaissance *de son bon, franc et loyal courage,* les pantagruélistes lui offrirent un flacon en or et argent ayant la forme *d'un beau et ample bréviaire.*

Mais la Sorbonne ne riait pas; elle représenta au roi que le IIIe livre de *Pantagruel* était un livre plein d'hérésies. François Ier se le fit lire, l'approuva, en reconnut l'*utilité*, et prit en horreur *quelques mangeurs de serpents...* Leur charité ardente eut recours à un autre moyen : ils inventèrent que Rabelais était l'auteur de livres infâmes qui circulaient alors.

Sur-le-champ Rabelais, voulant s'expliquer, voulant remercier le roi et tous les pantagruélistes du royaume, publia par anticipation quelques chapitres du livre IV. Il les fit précéder d'une épître au cardinal Odet et d'un long *prologue*.

Sans vous m'étoit le cœur failli, dit-il au cardinal, *la calumnie de certains canibales, misantropes, agelastes* (qui ne rient pas), *avoit tant contre moy esté atroce et desraisonnée, qu'elle avoit vaincu ma patience, et plus n'estois délibéré d'en escrire un iota.*

Mais la défense que tant de nobles et grands personnages ont prise de son livre lui a rendu, dit-il, l'espérance et le courage. D'ailleurs il s'est rappelé que Dieu a voulu *que sa voix soit entendue et que la loi de vivifique science soit annoncée à ceux qui sont dans les ténèbres.* Ce sont, dit-il, les paroles de Salomon, au chapitre XLV de l'Ecclésiastique.

Les premiers chapitres de ce IVe livre nous montrent Pantagruel, Panurge et leurs compagnons voguant vers l'oracle de la Dive-Bouteille. Ils parcourent, à travers les mers, des îles inconnues, mystérieuses, fantastiques; mais au milieu de quelle tempête!

Et qu'est-ce que cette tempête, sinon la tempête morale du XVIe siècle? Tous les éléments se combattent, l'air devient opaque, le soleil a disparu, le fanal du navire est éteint. *Autre lumière ne nous apparaissoit que des foudres.* Chacun pense à son âme, crie le pilote, n'espérant aide que par miracle des cieux.

Pantagruel levant les mains au ciel : « Seigneur Dieu, dit-il, sauve-nous, nous périssons. Non, toutefois, advienne selon nos affections, mais ta sainte volonté soit faite ! »

Panurge, pour qui se fait le voyage, dans son effroi, la raison troublée, veut qu'on arrête : *Puisque surgir ne pouvons à bon port, mettons-nous à la rade je ne sais où. Plongez toutes vos ancres.*

Mais le noble Pantagruel, plein de confiance en Dieu, l'œil à la proue, tenant le gouvernail, rend la joie à tous ses compagnons en s'écriant le premier : *Terre ! terre ! je vois la terre, enfants.*

Il ne faut pas oublier que cette horrible tempête n'a d'autre cause que la présence, sur l'Océan, d'un gros navire chargé de moines : jacobins, jésuites, capucins, augustins, bernardins, célestins, théatins, egnatins, amadéans, cordeliers, carmes, minimes et autres saints religieux, lesquels s'en vont *au concile de Chésil*, c'est-à-dire au concile de Trente. Aussi, la vue de tous ces beaux pères concilipètes, qui divertit Panurge, attriste le bon Pantagruel.

LXX

Rabelais vivait à Saint-Maur depuis neuf ans, lorsque François Ier, le protecteur des protecteurs, mourut. Cette mort devait être la fin du cardinal Du Bellay. Il fut remplacé auprès du nouveau roi, Henri II, par le cardinal de Lorraine (plus connu sous le nom de cardinal de Guise). Momentanément il résolut de quitter la France, de retourner à Rome. Rabelais, quoique dans les bonnes grâces du cardinal de Guise, jugea prudent de disparaître aussi, et pour la troisième fois il accompagna en Italie monseigneur Du Bellay.

Il n'est resté de ce troisième voyage qu'un seul monument : c'est le récit des fêtes véritablement pantagruéliques que le cardinal donna à Rome pour célébrer la naissance du Dauphin de France ; récit curieux, qui montre un certain côté des mœurs du temps. Maître François, dans ce récit, ne fut guère que le secrétaire de Du Bellay : celui-ci le chargea

de rédiger cette *Sciomachie* pour être envoyée au cardinal de Guise. C'était faire sa cour en même temps au Guise, au roi et à *madame de Valentinois*, laquelle put voir qu'il y avait eu dans ces fêtes une belle allégorie en son honneur.

Malgré ces hommages à la nouvelle cour, deux ans s'étaient écoulés, et l'on ne rappelait pas monseigneur Du Bellay de son exil volontaire. Rabelais, espérant que peut-être il pourrait le servir auprès du cardinal de Guise, prend sa résolution, revient seul à Paris, se rend chez monseigneur de Guise, s'en fait aimer, négocie pour son ancien protecteur, obtient pour son *Pantagruel* la protection du roi, et publie la fin du IVe livre et, de plus, un almanach nouveau pour 1550. D'avoir revu ses chers, ses bienheureux papimanes, il semble que cela l'eût remis en verve et en gaieté.

Il montre maintenant nos voyageurs arrêtés dans l'île des Macréons, île tout encombrée *de vieux temples ruinés* et de *sépulcres antiques*. Ils traversent l'île Farouche, visitent le lamentable pays des Papefigues, assujettis, grugés, ruinés, minés, exterminés par les Papimanes; l'état de misère où ils les trouvent leur fait horreur, ils n'osent qu'à grand'peine pénétrer dans leurs terres.

Partis de chez les Papefigues et poussés par un

vent frais, ils abordent aux rivages prospères des beaux, des bons, des doux, des gras, des béats Papimanes :

O gens heureux !
O semi-dieux !

Ils y voient l'*archétype d'un pape!* ils y entendent les discours naïfs du bonhomme Homenaz, évêque de Papimanie ; ils y voient le livre des Décrétales, *par la vertu desquelles est l'or subtilement tiré de France en Rome.*

A cette vue, une tempête d'éclats de rire se soulève parmi les pèlerins : c'est une avalanche d'exclamations, d'histoires, de propos... Ils parlent tous à la fois, Homenaz et Pantagruel, Panurge et frère Jean, Ponocrate et Eudémon, Carpalim et Gymnaste, Rhizotome et Épistémon. Épistémon, quoiqu'il en ait vu bien d'autres, quoiqu'il ait été mort, quoiqu'il ait vu l'enfer et tous les diables, gagne la colique de saisissement à cette cohue décrétaliarcale. Tous racontent pêle-mêle ce qu'ils savent des miracles advenus par les saintes Décrétales ; tous s'écrient ensemble sur leur puissance *auriflue,* tous anathématisent et dévouent aux plus épouvantables supplices certains *hérétiques décrétalifuges, décrétalicides, pires que homicides, pires que parricides, décrétalictones du diable.*

A tant de ris et de cris les gorges s'altèrent: *Beuvez*, mes amis, et que votre âme ne soit jamais troublée, même au spectacle de ces beaux Papimanes emmortaisant la charpente du monde avec leurs Décrétales; car, s'ils chevillent mal, l'univers, pour cela, ne s'écroulera pas : science et conscience nous montrent qu'il a pour base la volonté divine, et pour limites l'éternité.

Science et conscience, voilà les Décrétales de vérité, les seuls guides dont se doit servir l'homme, en s'appuyant sur ses frères, et chacun ayant en ce monde un ami : *car, à bien sûrement et plaisamment parfaire le chemin de la connaissance divine, deux choses sont nécessaires : guide de Dieu et compagnie d'homme.*

Science, conscience, amitié, Décrétales éternelles! Ensemble vous révélerez aux hommes la bonté et la majesté du Créateur. Les anciens l'appelaient l'invisible, l'abscons, le caché; l'avenir l'appellera la lumière... Vous révélerez aux hommes qu'eux-mêmes ils sont bons et bénis de Dieu, et dignes de la liberté.

Telle est la loi, la foi, la consolation qu'apportent au monde les pantagruélistes.

Où manque la conscience il n'y a que néant, et le savoir des plus profonds docteurs ne serait que ténèbres sans cette lueur divine que porte en soi le plus

simple homme. C'est elle qui inspire au pauvre bûcheron de ne réclamer que sa cognée de bois, et c'est elle qui porte les dieux à l'en récompenser. En dehors d'elle, rien ne peut exister, tout tombe et périt; il n'y a de vie, de durée, de fécondité qu'en elle. Moines, papes, rois, chattemittes et chats fourrés passeront; ce ne sont que fantômes de l'imagination et de la peur; mais pas un iota ne sera effacé de l'universelle conscience. Tout y grandira au contraire, s'y développera et s'y éclairera davantage. Et avec elle croîtront l'amitié, l'harmonie entre les nations; voilà où s'en va le monde (*ducunt volentem fata, nolentem trahunt*). Entendez-vous sa voix crier en toutes les langues : *Sinite, viri impii, quo me fata vocant abire?...* O mes amis, ne travaillons que pour faire briller de plus en plus cette lumière : poésie, arts, philosophie, n'ont pas d'autre but, car *science sans conscience n'est que ruine de l'âme.*

Cependant nos voyageurs, partis de chez les Papimanes, tendent leurs voiles à de nouveaux souffles : ils continuent en pleine sécurité, sur les flots, leur causerie éternelle, sans arriver encore au terme de leur voyage. Mais quels étranges pays parcourus! que d'aventures merveilleuses! quel enchevêtrement bizarre d'histoires réelles et fabuleuses, de détails scientifiques et des plus informes rêves! La raison,

le délire, les deux côtés de l'âme humaine, semblent y trouver leur encyclopédie. Il y avait aussi, pour les contemporains, dans les livres de Rabelais, un charme qui n'existe plus pour nous : la publication des *Chroniques pantagruéliques* était pour eux le journal longtemps attendu, ardemment dévoré, où ils retrouvaient les événements extraordinaires survenus dans l'intervalle d'une publication à une autre. Les anecdotes vraies abondent dans le *Pantagruel;* c'était pour les contemporains une espèce d'encyclopédie et de chronique universelle. Tout le monde, dans ce siècle de batailles, s'était entretenu d'un combat sanglant livré entre toutes les pies et tous les geais du royaume réunis dans un lieu où la terre était restée couverte de leurs cadavres. On voit encore le récit de cette bataille dans des écrivains sérieux, tels que Mézerai par exemple ; on le retrouve aussi dans Rabelais, mais admirable, mais embelli de l'épisode du *vieux oncle Frapin*, et du *barbier Bahuart*. — L'histoire des *Chiquanous daubbés en la maison du seigneur de Basché* n'est qu'un récit très-véridique de ce qui s'était passé chez le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, *adjourné* par un huissier le propre jour de Saint-André, grande fête de l'ordre de la Toison d'or. Nous retrouverions jusque dans le catalogue des livres de la bibliothèque Saint-

Victor ce mélange du réel et de la fantaisie. On voit par exemple dans le réjouissant catalogue un *Ars honnestè pettandi in societate, per M. Ortuinum;* l'auteur existait, sinon le livre. C'était un ennemi de Reuchlin : il s'appelait Orthuinus Gratius (Hardoin de Graer); il avait fait un livre intitulé : *Fasciculus rerum expetendarum*, et il s'y qualifie du titre de *bonarum artium professor*. Rabelais traduisit cela tout de suite par *Ars honneste pettandi in societate.* D'ailleurs, il crut voir cela dans le *Fasci* CULUS *expetendarum*.

Nous trouvons encore dans la bibliothèque fantastique : *Bricot, De differentiis souparum.* Bricot existait; c'était aussi un ennemi de Reuchlin. *Bricot*, en allemand, signifie *bouillon cuit*. Aussi Rabelais lui attribue ce livre : *De differentiis souparum.*

Presque tous les autres livres de la librairie Saint-Victor font allusion à des livres du temps. Cela ressort parfaitement de notes curieuses et très-détaillées d'une édition des œuvres de Rabelais, imprimée à Amsterdam, chez Henri Bordesius, en 1725.

Tout le monde aussi avait reconnu Charles-Quint dans la fameuse histoire de Picrochole et de ses fouaciers... — Il y a dans le *Pantagruel* plusieurs chapitres tout faits pour l'histoire. Ce qui enchan-

tait les contemporains, c'est que le conte était brodé de telle façon sur l'histoire, qu'il devenait quasi impossible de distinguer l'un de l'autre. Les deux mondes fantastique et réel s'absorbaient mutuellement d'un bout à l'autre du livre, qui devenait ainsi chose indéfinissable comme la vie même, un mélange de sublime et de burlesque que l'on ne peut point se retenir d'aimer, parce qu'on y sent, au fond, quelque chose d'immuable et d'éternel : *bon espoir y gît.*

Il ne faut pas oublier combien le fantastique, l'obscur, tenaient de place alors dans les esprits ; ce siècle apparaissait comme un grand sortilége : la nuit du moyen âge allait finir, des scintillations de lumière apparaissaient partout et donnaient à la création une lueur douteuse d'autant plus effrayante alors que l'on ne savait pas encore ce que l'on voyait. Dans ce combat de la nuit et de la lumière, il se formait je ne sais quelles ombres soudaines qui, facilement, étaient prises pour le mauvais Esprit. Luther, aussi bien que Loyola, nous affirme qu'il a vu le diable.

Que dis-je! Ambroise Paré, *le père de la chirurgie française,* un des hommes les plus dévoués de ce siècle à l'affermissement de la science et de la raison, n'en croyait pas moins à la magie, aux démons, aux plus épouvantables histoires, aux diables

transformés en crapauds, chats-huants, corbeaux, boucs, ânes, chiens, chats, loups, taureaux, transformés en hommes et même en anges de lumière. La nuit, il les entend hurler, traîner des chaînes, bercer les enfants, feuilleter ses livres et compter son argent. Il parle de châteaux soulevés en l'air par les démons et remis à leur place... Mais, à la même époque, Paracelse enseignait de bien autres mystères!...

Dans les livres de science les plus vantés on lisait les mêmes choses que dans l'Apocalypse. L'imagination, depuis des siècles, avait entassé dans ces annales du rêve les bêtes les plus fantastiques : dragons volants, loups-garous, licornes, leucrotates, mantichores, catoplèbes, etc. Pline décrit des hommes sans bouche qui ne parlent ni ne mangent; d'autres qui ont des oreilles si grandes qu'ils s'en enveloppent tout le corps comme d'un manteau. Il rapporte qu'en de certains pays les juments sont fécondées par le vent. Quelques voyageurs prétendaient avoir vu dans *l'île de Cimbulon* un arbre dont les feuilles en tombant se transformaient en animaux très-agiles, qui sur-le-champ se mettaient à courir et ne se nourrissaient que d'air. Un autre arbre, pour se garantir du froid, avait la faculté de se raccourcir et de rentrer dans la terre; les bota-

nistes les plus célèbres au XVI[e] siècle vous racontaient sans broncher ces histoires.

La science était alors dans un tel dédale que déjà, trois siècles auparavant, Roger Bacon, ce précurseur de Cuvier (de l'avis de Cuvier lui-même), avait émis le vœu qu'on brûlât tous les livres afin que l'esprit humain, dégagé des rêves du passé, pût entrer librement dans une observation nouvelle de toute la nature.

Voilà, pour le bien comprendre, au milieu de quelles sombres visions il faut replacer le *Pantagruel*. Rabelais, suivant le vœu de Roger Bacon, y brûlait dans un grand feu de joie toutes les vieilleries du pays de *Ouï-dire*.

LXXI

On a souvent parlé de l'obscénité du livre de Rabelais; qu'on se rappelle donc les mœurs de ce temps-là, et les conversations même des dames (on les peut voir encore dans Brantôme, ainsi que les occupations des gentilshommes d'alors); contentons-nous, sur ce point, d'une seule remarque : dans le temps même où tous

les esprits étaient pleins des œuvres de l'Arétin, lorsqu'on les trouvait, avec les gravures de Marc-Antoine, au chevet de tant de cardinaux eux-mêmes, Rabelais, qui, cependant, n'oubliait rien dans sa chronique, ne lui fit jamais l'honneur de le nommer. S'il ne nous était resté de ce siècle que le *Pantagruel*, l'Arétin eût été à jamais effacé de la mémoire des hommes.

Puisque, sans y songer, je me suis laissé aller à ces digressions sur la chronique pantagruélique, je veux dire encore ceci : qu'il est arrivé à Rabelais ce qui est arrivé à tous ceux qui ont caché la sagesse sous des bouffonneries; des esprits grossiers n'ont pas craint de toucher à ses œuvres, de les interpoler. C'est ainsi que, dans le Vᵉ livre du *Pantagruel*, qui n'en est pas moins le meilleur, je ne puis attribuer à Rabelais le *tournoi de la quinte*. Il faut, si l'on veut éviter les langueurs et l'ennui dans ce livre, passer tout de suite du chapitre des chats fourrés au chapitre des frères Fredons.

En effet, ce Vᵉ livre, qui fut publié après la mort de Rabelais, parut d'abord sans l'épisode de la *quinte;* ce ne fut que quelque temps après qu'un éditeur s'avisa de cette augmentation. Peut-être ces chapitres intercalés furent-ils des chapitres trouvés à l'état de projet dans les papiers de maître François,

dont la rédaction et la mise en ordre furent confiées à quelque écrivain du temps. On sent que dans ce long épisode le souffle manque; ce n'est qu'un interminable procès-verbal sans invention, sans verve, sans génie.

Quant aux chapitres sur les frères Fredons, sur le voyage dans l'île de Satin et dans le pays de Lanternois, ajoutés aussi après coup, c'est bien du Rabelais; seulement, s'il les eût publiés lui-même, je me figure qu'il les eût placés ailleurs, ou rattachés d'une autre manière au voyage à l'île Sonnante. Peut-être le Ve livre n'aurait-il pas été encore le dernier. Sans doute, l'arrivée au temple de la *Dive* est bien la fin du livre; mais, dans le plan qu'il s'était tracé, avant d'en arriver là il pouvait ajouter indéfiniment. Toutefois, en cas de mort, il écrivit d'avance cette fin testamentaire de son *Pantagruel*, qui en est évidemment la partie la plus soignée de forme et la plus inspirée.

LXXII

La seconde partie du IVe livre venait de paraître et avait été, par Henri II, déclarée profitable, lorsque le cardinal de Guise et monseigneur Du Bellay, d'accord dans leur admiration, dans leur amitié pour maître François, le nommèrent ensemble curé de Meudon.

Rabelais accepta avec joie. Ce titre de curé (du latin *curare*, avoir soin) lui plaisait et répondait bien à ses propres instincts. Il était si bien né pour cela que ce titre, dès qu'il l'eut, lui resta par-devant la postérité, par-devant toutes les traditions populaires, quoiqu'il ait été curé fort peu de temps (deux ans seulement), et qu'il ait été, au contraire, longues années professeur, médecin et secrétaire d'ambassade. Mais la postérité presque jamais ne se trompe dans le point par où elle saisit un homme. D'ailleurs, le monde attend toujours le curé de la France, et Rabelais est resté le type de ce magistrat national des âmes. Il a été le premier prêtre d'en bas qui ait replacé les choses de Dieu dans la liberté, dans l'esprit de la France, qui ait été curé suivant le triple

idéal de la conscience, de la patrie et de la vérité.

Il venait, d'ailleurs, dans des conditions qui étaient celles que l'instinct de tous les peuples demande à l'éducateur religieux : il était âgé, il était éprouvé, connu; il avait servi Dieu dans la grande mêlée de son siècle, il était en droit, maintenant, de lui consacrer ses années de repos. Ajoutons qu'il pouvait être aussi, par sa science, le médecin des corps, le conseiller universel. Qui n'aurait confié volontiers à un tel homme l'éducation de sa famille? Car l'éducation, l'ineffaçable empreinte apposée sur une jeune âme, ne vient pas de celui qui lui apprend à lire, mais de celui qui lui apprend Dieu et la création. C'est celui-là qu'on aime, car il satisfait les plus doux, les plus mystérieux besoins de l'âme.

Rabelais comprit d'abord que ce titre de *curé* le devait élever au-dessus de toute polémique; il cessa de rien publier davantage de son *Pantagruel*.

Il voulut non-seulement que sa vie fût innocente, mais encore qu'elle apparût telle à ce troupeau auquel il se croyait chargé d'enseigner d'abord que la vertu n'est pas une chimère, qu'on la peut voir en ce monde. Il voulut, malgré son âge, malgré le besoin qu'il avait alors de tendres attentions, qu'aucune femme n'entrât dans son presbytère. Au dire même de ses ennemis, il s'acquittait scrupuleuse-

ment de tous ses devoirs. Il prêchait, le dimanche, ses paroissiens assemblés, et faisait chaque jour la leçon aux petits enfants. Qui n'eût voulu l'entendre! qui n'eût voulu, par un beau jour de Pâques, assister à sa messe, contempler sa majestueuse et sereine figure, lorsque, entendant chanter autour de lui : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum,* il repensait, avec un divin sourire de satisfaction, à cette *soif* infinie de son *Pantagruel!*

Il apprenait, dit-on, le plain-chant à ses enfants de chœur; il montrait à lire aux plus pauvres, se plaisait à orner lui-même son église, le faisait avec goût et n'y employait le plus souvent que des fleurs. Il les avait, en effet, toujours aimées; elles avaient été l'objet de ses premiers triomphes à Montpellier, elles lui rappelaient les charmantes années passées à Legugé, et ses études sur la botanique. Quoi de plus simple qu'il aimât à voir dans son église ces fleurs bienfaisantes, destinées par la nature à charmer et guérir? On accourait de Paris pour le voir sous ses habits sacerdotaux, pour causer avec lui et pour l'entendre prêcher.

La tradition nous rapporte qu'après l'office il fit quelquefois danser lui-même les jeunes gens de Meudon devant le presbytère; c'est un vrai bonheur de croire à cette histoire : elle répond à ce besoin

que nous avons tous de sentir mieux notre fraternité par la présence, au milieu de nous, d'un vieux conseiller paternel.

Dans ses heures de loisir, il se délectait à lire les *Moraux de Plutarque, les beaux dialogues de Platon*, mais surtout l'*Évangile*. Puis il se rappelait toute sa vie passée : il avait parcouru les cités les plus enchanteresses, Florence, Rome, Venise, etc.; il avait connu les plus illustres et les plus puissants personnages : savants, poëtes, capitaines, ambassadeurs, rois, empereurs, papes ; et cependant, chose étrange ! ce qui lui revenait le plus souvent au cœur, ce n'étaient ni les rois, ni les papes, ni les vaillants hommes de guerre, ni les docteurs illustres, ni les cités glorieuses; c'étaient les buveurs de Chinon, c'était le cabaret de son père. Telle est la force des souvenirs d'enfance ! Il les avait vus à l'éveil de lui-même, et les avait enveloppés de son innocence d'alors. D'ailleurs, ils avaient tous des figures si cordiales, si franches, si joyeuses ! Et puis, lorsqu'ils trinquaient, il partait de leurs yeux une telle étincelle qu'il semblait, après soixante ans, au solitaire curé de Meudon, que son âme en était encore pénétrée. Il lui semblait que son génie se fût allumé au choc au *trinq* de leurs verres; les premiers, et pour toujours, ils lui avaient révélé la bonté humaine.

Aussi, dans les pensées sérieuses qui l'occupaient alors pour les derniers chapitres de son *Pantagruel*, qu'il ne voulait pas publier, mais qu'il voulait que l'on trouvât terminé après sa mort; dans le temps même où nous le voyons trouver cette sublime définition de Dieu, que Pascal lui a enlevée (*sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part*), le mot sacramentel qu'il fait prononcer à la pontife Bacbuc, quel est-il? C'est la chère syllabe : TRINQ. Quand on songe à tout ce que signifie ce mot pour lui, on voit bien ce qu'il a pu entendre par là, c'est-à-dire : Aimez-vous, mes amis, soyez bons et rapprochez vos cœurs, comme les buveurs de Chinon. *Trinq!* Oh! s'il m'était permis de parler ici, non plus avec les seules pensées d'un homme du XVIe siècle, mais comme un homme du XIXe, c'est-à-dire avec les espérances permises en ce temps-ci, je dirais que le mot fatidique, inscrit dans les entrailles de la terre, non pour les individus seulement, mais pour les nations, est aussi le mot *trinq*. Puissent les peuples, dans un rapprochement fraternel, le réaliser bientôt! La France l'a eu, ce beau moment du *trinq*, dans ses fédérations de 1790. *Hélas! quand reviendront de semblables moments!*

Mais nous voici partis bien loin du presbytère

de Meudon. Retournons-y; pourtant ne nous hâtons pas trop non plus, car nous n'y rentrerons que pour assister aux derniers moments de Rabelais. C'est en ces circonstances qu'il est besoin, comme pour tous ceux qu'on aime, de ne pas croire à la mort.

On n'a aucun détail sur la maladie qui emporta Rabelais; on sait seulement qu'étant venu à Paris aux premiers jours d'avril 1553, après deux ans de résidence à Meudon, il y mourut le 9 du même mois, dans la rue des Jardins, à l'âge de soixante et dix ans.

S'étant senti malade, n'aurait-il pas quitté, ne le pensant faire que pour quelques jours, sa solitude de Meudon, pour venir chercher des soins dans la famille de l'un de ses amis, de Tiraqueau, par exemple ?

Quoi qu'il en soit, le bruit de sa maladie, qui, sans doute, prit tout à coup un caractère grave, se répandit bien vite, et il était à ses derniers moments et venait de recevoir l'extrême-onction, lorsqu'un domestique, assez niais, de monseigneur le cardinal Du Bellay, se vint informer de son état. Rabelais voulut lui parler lui-même : « Mon ami, lui dit-il, tu diras au noble cardinal dans quel état tu me vois; que je suis prêt à partir pour la navigation suprême; que j'aurai tout à l'heure le véritable mot de la Dive-Bouteille; dis-lui adieu de ma part, et qu'il

continue d'être heureux en ce monde, et que, pour moi, je vais querir un grand peut-être. »

Le domestique crut que le *grand peut-être* était le diable d'enfer; il fut épouvanté. Ce mourant qui, d'un regard terrible, dans son agonie, lui avait parlé de *bouteille,* c'était plus pour le pauvre garçon qu'il n'en pouvait comprendre. Il courut dire au cardinal Du Bellay que M. le curé de Meudon était mort ivre.

Cependant Rabelais respirait encore. Il parlait, il souriait à ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il sentit monter son dernier souffle, il dit ces paroles : *Tirez le rideau, la comédie est finie,* et il rentra en paix dans le sein de la vérité éternelle.

Ses funérailles se firent à Saint-Paul, de la manière la plus simple. Son corps fut déposé au pied d'un arbre que l'on montrait encore un siècle après, et que Molière et la Fontaine ont pu voir.

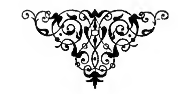
Quant aux paroissiens de Meudon, ils voulurent, puisqu'ils ne le trouvaient plus au presbytère, avoir au moins son portrait sur la porte, ce qui eut lieu, et il y resta longtemps. Combien de bonnes gens, jusqu'à ce que la génération eût disparu, lui jetèrent, en passant, un regard de reconnaissance, Dieu seul le sait!...

Plusieurs vieillards, à Meudon, au temps de

Henri IV, parlaient encore de lui avec respect. C'était là, non dans les livres, qu'il eût fallu chercher la vraie tradition sur son compte.

Un siècle après sa mort, le peuple de Paris disait encore, en proverbe : « Allez à Meudon demander conseil à M. le curé. »

Et vous qui lisez sa légende, si, dans des circonstances difficiles et tristes, vous vous sentiez abattus, si surtout vous sentiez faiblir en vous l'esprit de la France, l'esprit de sa Révolution, moi aussi, je vous dirais, mes amis, de demander conseil à François Rabelais.



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

A PARIS

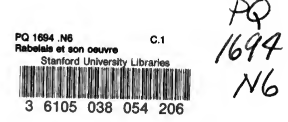
POUR L'ÉDITION DE RABELAIS

PUBLIÉE PAR

L. LACOUR ET A. DE MONTAIGLON

M D CCC LXX


IOV AVST


3 6105 038 054 206

